

MANUEL DEVALDÈS

CHEZ LES CRUELS

QUATRE HISTOIRES TRAGIQUES

Préface de Robert Grosclaude



BIBLIOTHÈQUE DE L'ARTISTOCRATIE

113, rue Monge

PARIS (V^e)

—
1947



CHEZ LES CRUELS

DU MEME AUTEUR

Contes d'un Rebelle. Préface de Han Ryner.

La Fin du Marquis d'Amersœur et autres histoires.

A PARAITRE :

Effleurements et Plongées, contes. Préface de P.-N.
Roinard.

Prosper Régular, roman.

MANUEL DEVALDÈS

CHEZ LES CRUELS

QUATRE HISTOIRES TRAGIQUES

Préface de Robert Grosclaude



BIBLIOTHÈQUE DE L'ARTISTOCRATIE

113, rue Monge

PARIS (V^o)

1947

Il a été tiré de cet ouvrage cinq cents exemplaires sur papier ordinaire et dix exemplaires sur vélin à la forme des Papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 10.

Tous droits réservés pour tous pays.

Copyright 1947 by Manuel Devaldès

*A la mémoire
de Léonie Renaud,
mon inoubliable compagne,
je dédie
le recueil de ces contes
qu'elle aimait.*

M. D.

Il y a souvent plus de philosophie
dans un conte que dans un traité
théorique.

TANCRÈDE DE VISAN.

PRÉFACE

IL ne s'agit point ici de « littérature putanesque et orde en diable ». Tant pis pour la bonne compagnie. Rien ne croustille. Les fruits pressés sont amers. Manuel Devaldès est avant tout un cerveau froid et méthodique. De même qu'en d'autres ouvrages, il étudie les causes des guerres pour conclure par une solution néo-malthusienne possible, sans pour cela croire que puisque cette conclusion est logique elle se produira fatalement, sans non plus mettre à la chose plus de passion qu'il ne convient — après tout, sommes-nous des chiens d'aveugles ? — de même il s'est complu à dévider l'écheveau de ces vies bizarres et cruelles, sans autre but qu'un certain esprit progressif dans la connaissance de l'âme et des hiéroglyphes de la création. La curiosité est peut-être la source la plus constante des voluptés intellectuelles, a-t-il écrit en quelque endroit.

On retrouvera ici la manière des Contes d'un Rebelle, des Cris sous la Meule et de la Fin du Marquis d'Amer-

cœur. Toujours une pensée claire, solide, dans une langue bien faite, avec ici la sûreté de main d'un grand écrivain appliqué dans une œuvre difficile. Le résultat est un livre excellent, d'une psychologie dense et peu habituelle.

Les moralistes qui jugeront mal de cette œuvre auront raison, comme pour Edgar Poe. En vertu de ce code imbécile qui régit l'édition en moyenne, ce sont bien là des contes âpres et désobligeants. Tous les personnages néfastes y commencent leurs rôles dans la douceur. Terrible douceur ! Il y a belle lurette que leur psychisme est empoisonné ! Ces monstres, ces êtres à part agissent aussitôt en aimants sur les faibles, les pauvres cœurs en déséquilibre. La vie imaginative débordant peu à peu sur la vie réelle, un jour le drame éclate... C'est courant, très courant. L'amour est une lutte creuse. Ouvrez les yeux et vous verrez comme ces êtres à part, ces monstres familiers sont plus nombreux qu'on ne l'imagine ordinairement, un sur cinq peut-être — comme pour la syphilis. Il y a dans l'homme un peu du naturel de chacune des bêtes qui ont été créées avant lui. Ceux-ci héritent des animaux à sang froid. Dans leur affaire tout est organisé et parfaitement conscient. La torture d'autrui leur est une musique intérieure, et leurs yeux, pour n'en rien perdre, ont des facettes. Comme ils agissent généralement par ricochet sur leurs victimes et non pas directement, ils s'assurent l'impunité pour n'avoir plus qu'à recommencer. De toute façon le remords leur sera aussi léger

que de la plume et douillet comme un oreiller, malgré que nous en ayons.

Bien que cette sombre misère humaine soit flagrante, il faut beaucoup de cœur et de courage à Manuel Devaldès pour oser la traiter en littérature, où les thèmes gênants sont d'un commun accord écartés par les confrères illustres et par le grand public. Il reste heureusement des lecteurs pour aimer les productions comme celle-ci, sobres, objectives, intellectuellement honnêtes.

ROBERT GROSCLAUDE.



CHEZ LES CRUELS

LE CHEF-D'ŒUVRE DE BALTHAZAR MACARONE

A Jeanne Humbert

LE peintre Balthazar Macarone entra au Zénith, le grand café des boulevards. C'était l'heure de l'apéritif, moment où ce marché aux femmes, regorgeant de camelote vivante, battait son plein. Quel choix y était offert aux mâles !

Or, une femme, c'était précisément ce que cherchait Macarone.

Il fit le tour de la vaste salle en maître de harem. Il les considéra toutes et son regard se fixa enfin sur celle qui lui convenait. Elle paraissait avoir une trentaine d'années. Le visage offrait encore une certaine joliesse et le corps avait gardé la vénusté de sa ligne. Visiblement, elle était neuve dans le triste métier qu'elle faisait et auquel l'avait conduite la misère des

temps. Une particularité retint l'attention de l'artiste : elle avait l'air un peu simple. Juste ce qu'il cherchait : une femme naïve.

Il s'assit sur la banquette, à la table voisine.

Macarone apportait dans ses relations avec autrui une sûreté de coup d'œil extraordinaire. Il se montrait psychologue-né, averti de tout ce qui demeure secret pour le grand nombre en matière de nature humaine et apte à déshabiller une âme en cinq sec, comme on dépouille un lapin. Il était en outre dépourvu de scrupules. Si la ruse et l'habileté dans la pratique de la vie suffisaient à faire qualifier d'intelligent celui qui les possède, il l'était supérieurement.

Avec cela, il était artiste. Brute et artiste, se proclamait-il volontiers à ses heures de cynisme, — non sans un soupçon de pose. Un homme peut effectivement être à la fois l'un et l'autre si l'on donne exclusivement au mot « artiste », lorsqu'il s'agit d'un peintre, son sens traditionnel d'amant de la beauté des lignes, des formes et des couleurs. Ainsi était Macarone.

La jeune femme auprès de laquelle il avait pris place le regarda et esquissa un aimable sourire d'offres de services, car il « faisait riche », à juste titre d'ailleurs. Il était de haute stature et présentait la physionomie volontaire de certain type romain, avec son front en forme de tour, son menton et ses lèvres complètement

rasés, qui laissaient voir une denture d'une blancheur éclatante. Tel, il avait l'air dur d'un dominateur et pour cette dernière qualité elle le trouva adorable. Il incarnait pour elle, à première vue, ce genre d'homme duquel une femme qui vend ses caresses tire un double avantage : d'une part l'argent qu'il lui dispense, de l'autre, aubaine rare, le plaisir qu'il lui procure de se sentir défaillante et finalement vaincue sous son étreinte.

Avec galanterie, Macarone lui renvoya incontinent son sourire et la conversation s'engagea.

— Je cherche une femme...

— Et moi un homme...

— Alors nous avons trouvé chacun ce qu'il nous fallait ?

— Mais oui !

— Ton nom ?

— Dans l'intimité, on m'appelle Mado.

D'un regard de maquignon, il l'examina, la jaugea, puis dit, dans le langage brutal dont il était coutumier, particulièrement avec l'autre sexe, pour lequel il professait un profond mépris :

— Parlons affaires. J'ai besoin d'une femme et tu me plais. Je te préviens, j'ai de gros appétits, mais je paie bien. Je te loue pour quinze jours et pour ça,

je te donnerai cinq billets, tous frais payés. Ça te va-t-il ?

— Bien sûr ! répondit-elle en ouvrant des yeux émerveillés.

— Si je suis content de toi, je renouvellerai le bail, reprit-il plaisamment... Seulement, il faut partir ce soir, car je tiens à coucher dans mon lit. Ma propriété est aux environs de Paris. Après l'apéritif, nous irons dîner, ensuite nous prendrons le train.

— Mais alors il faut que j'aie ma valise ?

— Inutile. Tu trouveras chez moi le linge et les vêtements dont tu auras besoin. Ma femme est morte il y a un an et j'ai encore toute sa garde-robe. Elle était exactement de ta taille.

— Ça tombe bien ! remarqua-t-elle simplement.

Dans un grand restaurant du quartier de l'Opéra, le couple dîna au champagne; puis un taxi les conduisit à la gare d'Orsay où ils prirent l'express de Toulouse pour Châteauroux. Mado, un peu grise et vaguement somnolente, ne s'aperçut pas que les environs de Paris étaient, dans l'esprit de son compagnon, singulièrement étendus.

Ils débarquèrent à Châteauroux dans la nuit et, à travers des coteaux surmontés, de place en place, de tours en ruine, restes de châteaux forts démolis jadis, au temps de Richelieu, une auto les conduisit à la villa

de Macarone : Monplaisir, qui se trouvait à quelques lieues de la ville, juchée sur une colline assez abrupte.

Monplaisir, située dans un site sauvage, dominait la vallée de la Creuse, et dans ses murs était enclose une de ces tours qui avait la forme d'un donjon. A quelque distance de ce donjon et séparée de lui par un grand jardin se trouvait la maison d'habitation. Un parc immense entourait ces deux bâtiments.

Au dernier étage du donjon restauré, le peintre avait installé son atelier, pièce spacieuse et baignée de lumière grâce au toit de verre dont elle était couverte. Là s'entassaient des meubles antiques, de somptueuses tentures et des tableaux de l'artiste. On y était complètement isolé du monde. Le silence y régnait, absolu. Et par les quatre fenêtres qui donnaient sur le parc et la campagne environnante, on découvrait de chaque côté un panorama magnifique qui s'étendait à perte de vue.

Les deux amants de rencontre dormirent jusqu'à une heure tardive le lendemain de leur arrivée. Dans la matinée, une femme âgée apparut comme une ombre surgie on ne sait d'où. Du moins, telle fut l'impression de Mado. En réalité, elle venait du hameau d'une douzaine de feux dont les maisons s'éparpillaient à flanc de coteau, à quelques centaines de mètres de Monplaisir. Elle apportait le petit déjeuner du maître et de sa compagne.

La vieille, sourde comme un pot, assurait le service de la maison lorsque Macarone faisait un séjour à sa villa, car il avait aussi un pied-à-terre à Paris. Quant au parc et au jardin, la nature avait toute licence de les reconquérir, et le résultat n'était pas sans charme.

Quelques jours se passèrent en jeux d'amour et en randonnées dans l'auto de l'artiste à travers le pays berrichon. Au bout de ce laps de temps, Mado n'avait pas encore eu l'expérience des prouesses sexuelles dont Macarone avait fait état pour justifier sa grosse libéralité; cependant, il lui avait fourni un suffisant témoignage de l'attrait qu'elle exerçait sur ses sens pour qu'elle pût l'appeler du diminutif de Baltha...

Un matin, immédiatement après le petit déjeuner, il l'invita à visiter son atelier. Ce fut là qu'il lui demanda de poser pour un tableau. Elle acquiesça en riant. Cela lui semblait amusant : c'était pour elle une nouveauté.

— Je me propose, lui expliqua-t-il, de peindre une grande toile pour le Salon... un chef-d'œuvre, tout simplement, j'en suis sûr : *La Femme crucifiée*... C'est un symbole : la femme victime du mâle et mise en croix par lui, moralement... Et ton physique correspond à celui que j'attribue en pensée à mon personnage. C'est toi qu'il me faut... D'ailleurs, tu ne poseras pas longtemps. Ce sera bientôt fini. Je prendrai des croquis et c'est d'après eux que je ferai mon tableau.

Sur l'estrade à modèle se trouvait, solidement fixée

au mur, une grande croix de chêne. Macarone avait tout prévu, tout préparé, jusque dans les moindres détails, quant au décor de la crucifixion et à la pose du modèle. Evidemment, il y avait longtemps qu'il songeait à l'œuvre en question.

— Mets-toi à poil, commanda-t-il, il faut que tu poses nue.

On était au cœur de l'été : la chose était possible.

Dès qu'elle se fut déshabillée, Macarone la fit monter sur l'estrade, puis sur un tabouret placé au pied de la croix. Elle se pliait docilement à son caprice. Il lui fit prendre approximativement la position du crucifié, les jambes réunies et les bras étendus, et rapidement, à l'aide de courroies à boucle, il assujettit ses jambes au bois et fit de même pour les bras. En définitive, elle était debout sur le tabouret, mais désormais incapable de se mouvoir.

— Ne serre pas tant, dit-elle pendant qu'il fermait une des boucles, je ne me sauverai pas !

Il ricana et feignit de tenir compte de l'observation.

Quelques minutes plus tard, debout devant son chevalet, il se mettait à dessiner.

Il avait fini d'ébaucher le corps de Mado et il allait entreprendre la tête, quand il lança, comme une boutade :

— Il ne manque que les clous pour que ce soit vrai !

Cette réflexion surprit un peu Mado, mais son étonnement s'accrut lorsqu'il ajouta :

— Les clous, on les mettra plus tard...

Il entendait : « sur la toile » ; toutefois, par un calcul machiavélique, il laissa à ses paroles leur sens équivoque.

— Qu'est-ce que cela signifie ?... fit-elle, les yeux grands ouverts, comme sortant d'un rêve.

Aucune réponse ne vint l'éclairer et, de ce fait, ses pensées se portèrent sur l'étrangeté de l'aventure dans laquelle elle se trouvait engagée. Baltha lui apparut brusquement comme un individu singulier : elle ne savait que penser de lui. Était-ce un mystificateur ou une franche canaille ? Qu'avait-il voulu dire exactement ? L'inquiétude s'emparait de son esprit. Soudain, elle fut frappée de l'horreur de sa situation et son appréhension se manifesta sur son visage. Elle avait maintenant l'impression d'être tombée dans un guet-apens. Elle commençait à comprendre qu'être victime d'un dément ou d'un criminel est une des dangereuses éventualités de la vie d'une prostituée. Mais il n'y avait plus rien à faire. Trop tard ! Elle était immobilisée, prise comme rat au piège.

Satisfait, Macarone lampa une coupe de porto, puis se hâta de fixer sur le papier la physionomie qu'avait à ce moment Mado. Car les traits de la pauvre fille changeaient comme les pensées qu'ils reflétaient. Le crayon courait sur les feuilles qui succédaient aux feuilles.

Cependant, du sentiment du danger, elle retournait peu à peu à celui de la sécurité. Tout bien considéré, elle se refusait à croire à de mauvaises intentions de la part de cet homme, car elle ne voyait pas quel motif pouvait le faire agir en ce sens. Il avait dû plaisanter. Elle se tranquillisait, ses traits se détendaient.

Un moment même, elle dit en riant, d'un rire un peu fêlé toutefois :

— Quand tu serrais si fort, Baltha, j'ai cru que tu allais vraiment me crucifier !

Mais le calme revenu sur le visage de Mado ne faisait pas l'affaire de Macarone.

— Si c'était nécessaire, je le ferais, répondit-il froidement... Et qui m'en empêcherait ?

— Comment ! comment !... mais voyons, balbutia-t-elle, reprise de frayeur, tu ne ferais pas ça, Baltha ?... Tu ne voudrais pas me faire de mal... m'estropier ?...

Cette fois encore, en guise de réponse, il se borna à ricaner; puis, devant cette manifestation d'inquiétude renouvelée, il se remit avec plus de ferveur à l'ouvrage.

Le voyant de nouveau absorbé, elle recouvra un semblant de tranquillité. Après tout, cet homme pouvait n'être qu'un terrible blague-à-froid. La crucifier ! C'était inconcevable ! Néanmoins, après réflexion, elle se hasarda à demander un moment de répit. Il y avait déjà longtemps qu'elle posait. Si elle pouvait obtenir

qu'il libérât ses membres, qu'il lui permît de descendre de la croix, elle ne se laisserait plus faire ensuite. S'il voulait l'obliger à reprendre la pose, elle serait à même de se défendre, elle réussirait peut-être à lui échapper...

— Baltha, implora-t-elle, je suis fatiguée... Aie pitié de moi, je ne suis pas une professionnelle...

Mais il avait pénétré son dessein et c'était un être impitoyable.

Il sortit un poignard du tiroir d'un secrétaire et le brandit devant elle.

— Si tu ne te tiens pas tranquille, s'écria-t-il, je te fais ton affaire... J'ai besoin de toi et je ne te lâcherai pas.. Tu m'appartiens... En réalité, si je t'ai amenée ici, c'est avec l'idée que tu me servirais de modèle... La pose a ses exigences. Ce n'est pas un amusement... Rappelle-toi que je t'ai promis cinq billets. C'est un chiffre, ça, n'est-ce pas ? Au Zénith, tu ne les fais pas en quinze jours, hein ?... Tu t'imagines peut-être que c'est pour le simple usage de ta peau que je te paie ce prix-là ! Mais ta peau, ma pauvre fille, je m'en fous : elle est dans le domaine public !... Ce que je t'achète, ce sont tes sentiments, tes émotions, tout ça gravé sur ta figure... Je suis un artiste, moi, je peins des émotions, c'est ma spécialité... Et je veux faire un chef-d'œuvre... Je veux peindre la Femme en croix... une femme qui a peur de son destin... Je veux peindre la Peur sur la croix... Alors...

Dans sa furie, il avait été sur le point d'avouer qu'il lui fallait bien l'intimider pour qu'elle eût peur, mais il s'était retenu et avait laissé sa phrase inachevée. Il en avait peut-être déjà trop dit. Si elle allait cesser de craindre !... Ce serait désastreux !

Agitant de nouveau le poignard, il annula par une nouvelle menace ce que ses propos avaient peut-être eu de rassurant :

— Note bien, Mado, que si tu es sur la croix tu n'es pourtant pas au bout de ton calvaire... Je veux peindre la Peur, mais peut-être peindrai-je aussi quelque chose de pire que la Peur...

A cette déclaration énigmatique, mais néanmoins révélatrice de desseins redoutables et que punctua une nouvelle rasade de porto, une expression de terreur intense surgit sur le visage de la malheureuse femme. Sur quoi Macarone se remit à dessiner avec acharnement, tandis qu'elle répétait d'une voix dont l'accent trahissait son anxiété :

— Mais qu'est-ce que tu vas me faire ?... Qu'est-ce que tu vas me faire ?...

— Fous-moi la paix ! tonna-t-il, tu le verras bien.

L'esprit de Mado voyageait sur des montagnes russes. Par moments, elle se niait à elle-même qu'elle fût en danger, elle repoussait l'idée qu'il pût vraiment méditer de commettre sur elle quelque acte criminel, puis elle

retombait peu après dans un état mental qui confinait à la panique.

Le temps filait. La matinée s'écoula sans qu'il fût question de déjeuner. Et comme Mado essayait une seconde fois de se faire détacher de la croix en invoquant sa faim, il grommela :

— Il s'agit bien de bâfrer !... Nous sommes attelés à une œuvre d'art... Ce soir, tu mettras les bouchées doubles.

Désemparée, ne sachant plus que dire ni même que penser et consciente de son impuissance, elle se tut.

Mais Macarone avait soif de réalité profonde et rare. Son exigence ne connaissait plus de limites. Il était emporté dans un irrésistible maelstrom de brutalité par le désir constant de susciter la peur afin d'en enregistrer l'effet.

De temps à autre, quand les traits de Mado semblaient se rasséréner, il s'éloignait du chevalet, buvait une nouvelle coupe de porto, puis s'approchait d'elle, le poignard haut levé. Une fois, afin de corser la menace et d'accentuer l'impression d'effroi qui devait y répondre sur la face de la malheureuse, il appuya la pointe de l'arme sur sa gorge, sur ses seins, sur son ventre, faisant mine de l'enfoncer. Entraîné dans ce jeu, il parut y prendre un plaisir morbide. Et sans doute fut-ce l'homme plutôt que l'artiste qui fit pénétrer légèrement

l'arme dans le sein droit de Mado. Un filet de sang coula sur la peau blanche...

Alors elle éclata en cris de détresse. Sa terreur se mêlait de désespoir. Elle se rendait enfin compte de l'existence du péril dont par instants elle avait douté. L'angoisse l'étreignait. Mais Macarone n'avait cure de ses lamentations. La surdité de la vieille servante et l'isolement du donjon joints à son manque de scrupules, à son défaut de sensibilité devant la souffrance d'autrui et à sa demi-ivresse engendraient son indifférence.

Il devait aller plus loin encore : jusqu'au point qu'il était impossible de dépasser parce que le néant seul était au delà. Il avait obtenu dans une quantité de nuances, sur le visage de Mado, l'expression de l'inquiétude, de la peur, de la terreur, de l'angoisse, du désespoir. Il voulait quelque chose de plus : l'expression de la douleur, non plus morale, mais physique, bien différente de l'autre.

Le poignard à la main, il se campa devant Mado. Il avait l'air d'un fou.

Alors, sanglotante, elle supplia :

— Baltha... Baltha... que vas-tu faire ?... Moi qui t'aime... Baltha, je t'en conjure... laisse-moi vivre...

Mais il était inexorable. Pendant quelques secondes, il la regarda droit dans les yeux, s'arc-bouta, leva le bras...

Elle comprit que sa dernière heure était arrivée. Cette fois, il allait frapper. Saisie d'horreur, elle hurla :

— Ah ! assassin !... assassin !...

Puis, médusée, elle resta sans voix.

De toute sa force, Macarone lui enfonça le poignard dans la poitrine où il demeura planté.

Un cri terrible, un cri qui n'avait plus rien d'humain déchira le silence et d'atroces gémissements lui succédèrent, tandis que les signes d'une violente souffrance s'imprimaient sur la physionomie de la martyre.

Macarone exultait. Il avait devant lui le spectacle qu'il désirait depuis si longtemps, et si intensément qu'il était allé jusqu'au crime pour l'obtenir. Son regard rivé à la face de Mado, il contempla durant quelques minutes la douleur dans sa manifestation la plus objective, la douleur vraie, pure, totale. Jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Jamais semblable document n'était tombé sous son regard, même fugitivement, par accident. Il s'était enfin assuré ce privilège : la possession personnelle, la vue exclusive, tout à loisir, de cette terrible réalité.

Et pendant que Mado, toute en sang, souffrait, ahant, se démenait sur la croix, il prenait ses croquis avec une hâte fébrile, — des croquis que sa maîtrise rendait adéquats au réel et qui surpassaient de beaucoup ce que son imagination avait enfanté jusqu'alors.

Il fixa sur le papier le facies de la Douleur dans la multiplicité de ses apparences, tel qu'il se plaquait sur le visage de l'agonisante, au gré des variations de la souffrance qu'elle éprouvait, jusqu'au moment où elle expira, offrant à Macarone le masque final d'une mort crispée.

L'après-midi tirait à sa fin.

Le bourreau eut encore le temps de compléter la crucifixion de sa victime, afin de noter avec exactitude l'aspect qu'ont sur la croix des pieds et des mains cloués.

Ce travail accompli, il lui fallut songer à se débarrasser du cadavre et à effacer les traces du crime.

Les culs de basse-fosse du donjon de Monplaisir étaient prêts comme par le passé à recevoir morts ou vifs les souffre-douleur des seigneurs de la vie. Lieux sûrs, aussi difficiles à atteindre qu'à découvrir, mais dont Macarone n'ignorait pas le secret. Ce fut là que dans la nuit il descendit la dépouille de Mado.

Il procéda à cette besogne macabre sans en être ému. Car il était persuadé que sa qualité d'artiste lui conférait un droit supérieur à celui du commun des mortels. Il était une fleur de son temps, voire de l'éternité, à l'épanouissement de laquelle le monde pouvait être joyeusement sacrifié. Macarone, artiste néronien, était en conséquence indifférent aux moyens de réalisation

de la beauté dans son œuvre. Il ne connaissait qu'une chose : la conformité au but. Ce pouvait être douloureux pour certains, mais de quel poids pesait une vague humanité devant l'idée du Beau ? Des génies de sa trempe étaient comme les prêtres d'une idée prééminente à laquelle ils pouvaient, quand la nécessité s'en imposait pour le règne de cette idée, immoler une de ces créatures infimes dont l'unique raison d'être réside dans la mise de leur personne au service de cette idée suprême. Nécessité dure peut-être, mais nécessité, et transcendante. Gabriele d'Annunzio n'avait-il pas émis cette pensée que Macarone savait par cœur : « Je détruirais tout un peuple pour sauver une seule frise du Parthénon, une seule note de la Neuvième Symphonie, un seul vers de la *Tristesse d'Olympio* » ? Lui, Macarone, s'était contenté de démolir une femme pour donner le jour à une œuvre magistrale !

— Pauvre fille, murmura-t-il en quittant les oubliettes du donjon, tu feras un beau squelette plein d'énigmes pour les archéologues de l'avenir !

Qui, au surplus, se souciait de Mado ? Une prostituée de plus ou de moins dans un café de Paris, quelle importance cela a-t-il ? Et même, se fût-on soucié d'elle, il était tout naturel, vu son métier, qu'on ne s'alarmât point de sa disparition. Le patron de son hôtel, ne la voyant plus, pensa qu'elle avait fait un

jour, à l'improviste, un miché si sérieux et tellement pressé de jouir de sa pauvre carcasse, qu'il l'avait emmenée sans qu'elle pût s'occuper de ses nippes. Ces aventures-là ne sont pas rares dans la vie d'une fille de joie. Quant à ses concurrentes du Zénith, quoique envieuses de la bonne fortune qu'elles lui prêtaient, elles se réjouirent de son éclipse. Et nulle histoire de Jack l'Eventreur ne vint détromper tout ce petit monde.

Autrement dit, tout se passa bien pour Macarone, un de ces grands criminels que le vulgaire, lorsqu'il lui arrive de songer aux forfaits non seulement impunis mais ignorés, croit favorisés de la chance, alors que tout simplement ils ont étudié les conditions du succès, lequel comprend l'impunité, et qu'ils s'y sont conformés.

Dès le lendemain du meurtre de Mado, ivre d'une inspiration exaltée, il se mit à peindre. Dès lors, pour lui, les jours succédèrent aux jours dans un travail d'arrache-pied. Une autre femme posa pour le corps de la Crucifiée, mais il fut à son égard d'une correction parfaite. Des hommes aussi lui servirent de modèles, car au pied de la croix se pressaient beaucoup de mâles qui faisaient de curieuses grimaces. Pour les faire naître sur les faces masculines, il n'eut qu'à utiliser le modèle femme, auquel il fit prendre des attitudes qu'on

observe habituellement en des lieux plus secrets que les ateliers d'artistes. Ce sont là des choses qu'on obtient facilement : il suffit de payer. Finalement, son chef-d'œuvre apparut sur la toile, parachevé, définitif, comme une dramatique évocation de la Douleur, d'un réalisme si saisissant qu'il donnait le frisson à son auteur même.

Capter le visage de la Douleur, non celui de la Peur : telle s'avérait l'intention première de l'artiste, la fin par lui poursuivie, qu'il lui avait été impossible de confesser et qu'il avait naturellement dissimulée à Mado.

La Femme crucifiée fit sensation lorsqu'elle fut exposée. Ce fut le clou du Salon et Macarone atteignit de ce fait la grande célébrité. Non qu'il recueillît tous les suffrages, mais tout bruit fait autour d'une œuvre la sert. Et l'on glosa longuement sur la sienne. Il eut, au sujet des intentions qu'on lui prêtait et des enseignements qu'on découvrait dans son tableau, des laudateurs éperdus et des détracteurs forcenés. Bien des hommes le traitèrent de faux frère. Les cléricaux le dénoncèrent comme sacrilège. Les féministes acclamèrent en lui le champion de la cause des femmes. Les moralistes le qualifièrent de sadique et, criant à l'abomination, tentèrent de faire bannir sa toile du Salon. Mais, contre eux, une foule d'écrivains et d'artistes se

dressèrent et invoquèrent les droits imprescriptibles de l'art et de la pensée. Il faillit y avoir une émeute aux Champs-Élysées. Par mesure de précaution, on exhaussa le tableau afin qu'aucun vandale ne pût le mutiler, et finalement il fut acquis par l'État.

Au fond, le conflit de ces diverses opinions, de ces différentes tendances, le laissait froid. Il ne s'éleva contre aucune d'elles, car la lutte autour de son œuvre travaillait à sa gloire, et c'est tout ce qu'il y voyait. Macarone était un amoral. Aux interviewers, il expliqua qu'il n'avait pas cherché à paraître autre que ce qu'il était foncièrement : une brute artiste. Il faisait de l'art comme le taureau fait l'amour, comme le papillon va à la flamme, comme le condottiere se bat. Il avait voulu peindre la Douleur et le faire d'une façon originale et il y avait réussi. Il avait choisi la croix comme le symbole classique du supplice et il y avait mis la Femme parce qu'elle est depuis toujours une élue de la douleur, — un fait de la nature qu'il ne jugeait pas mais simplement constatait. D'ailleurs, il disait oui à la douleur aussi bien qu'à la joie, car en elle il y avait de la beauté. Et il concluait en répétant sa formule : « Je suis une brute artiste. » — « Et même intellectuelle !... » avait finement ajouté un des interviewers. A quoi Macarone s'était borné à sourire. Cette formule séduisit les journalistes; grâce à eux elle

fit fortune et resta attachée à son auteur. Il fut Balthazar Macarone, la « brute artiste ». On avait généralement la bonté de mettre ces deux derniers mots entre guillemets. Sur leur association, on édifia de brillantes théories, non seulement picturales mais aussi philosophiques.

Toute cette agitation, jointe à la beauté incontestable de son œuvre, lui valut d'être, au pur point de vue de l'esthétique, reconnu à peu près unanimement comme un maître. Enthousiasmés, de jeunes peintres, unis à de non moins jeunes critiques, le sacrèrent chef de l'école émotionniste. Et, au lieu de finir sur l'échafaud, l'assassin de Mado fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

1935.

LA TENDRESSE DE LIONEL

A Eugénie Ravet

LIONEL DOUCET n'était pas un homme banal. Riche à cinquante ans, il avait été dans sa jeunesse simple ouvrier tisseur. Son ascension sociale eut quelque chose de féerique. Tout en travaillant, il s'intéressa à la décoration des étoffes et réussit, par un sens instinctif de la beauté objective, à devenir un artiste dans sa profession. Son goût inné et la culture esthétique qu'il acquit par ses propres moyens le mirent à même de produire des tissus décoratifs uniques, non seulement au point de vue de l'harmonie des couleurs, mais du fait des particularités de leur texture, obtenues par un procédé qu'il fit breveter.

La chance qu'il eut d'épouser une femme avec dot lui permit alors de monter un atelier de tissage artistique qui prit progressivement de l'extension. Peu à

peu, la réputation se fit de cette entreprise qui portait, pour rappeler la splendeur des soieries et des lainages d'Orient, l'enseigne de « Samarkande ». Il travaillait pour le costume, l'ameublement, le théâtre. Les amateurs d'étoffes d'art vinrent du monde entier pour se procurer les créations de Lionel Doucet. Les Liberty, les Maple achetèrent ses modèles. Il eut pour clients les beaux et les belles de toute l'Europe. Des radjahs hindous même, faisant un crochet sur leur route vers Londres, s'arrêtaient à Paris pour visiter son magasin, qui occupait le premier étage d'un vieil hôtel seigneurial du quai d'Anjou.

A la faveur de ce commerce, il se fit des relations masculines et féminines parmi les peintres, les écrivains, les acteurs et les dilettantes, dans la vie supérieure desquels il remplissait le rôle d'un précieux auxiliaire. On ne le traitait pas en marchand mais en artiste. Lorsque après fortune faite il se fut retiré des affaires, d'aucuns continuèrent de fréquenter l'ami ou le conseiller qu'il était pour eux. Il avait d'ailleurs gardé l'amour de son art et dans le studio de sa maison, à Passy, se trouvaient des métiers de dimensions réduites sur lesquels il tissait les superbes cravates qu'il portait, ainsi que les éblouissantes écharpes et les pièces de brocart ou de lampas dont il faisait cadeau à quelques femmes de sa dilection.

Un sérieux appui lui échet, au début de sa carrière, dans la personne d'un journaliste de talent, Pierre Pommard. Celui-ci, titulaire de la rubrique de critique d'art dans un grand quotidien et très répandu dans les revues, contribua grandement à le lancer. Un volume illustré qu'il publia sur la vie et l'œuvre de l'artisan devenu artiste fut très remarqué et demeura comme un bon ouvrage de référence pour le monde de l'art appliqué. La conséquence de ce service rendu fut qu'une étroite et sincère amitié s'établit entre les deux hommes, et quoique la situation du critique fût beaucoup plus modeste que celle du tisseur, ils ne cessèrent pas de se voir.

C'est à l'occasion d'une soirée passée chez les Pommard, à Versailles, que Lionel connut leur cousine.

Ce jour-là, délaissant son auto, il avait pris le train à Saint-Lazare. Pommard l'attendait à l'arrivée. Assis à la terrasse d'un café proche de la gare, ils s'étaient entretenus de choses et d'autres lorsque le critique dit à son ami :

— Vous serez ce soir à table à côté de notre cousine, M^{lle} Catherine Jolibois. L'avez-vous déjà rencontrée chez nous ?

— Ma foi non. Je n'ai pas l'honneur...

— C'est une personne bien sympathique.

— Vraiment !... Quel âge a-t-elle ?

— Trente-cinq ans environ.

— Et elle est restée demoiselle ?...

— Oui... Ça vous étonne ?... Nous autres qui la connaissons bien, nous n'en sommes pas surpris... Ce n'est pas que les épouseurs aient fait défaut, car elle était gentille dans sa jeunesse... Elle l'est même encore... Mais elle a eu peur d'eux ! C'est-à-dire qu'elle s'est fait un épouvantail du conjungo. Des histoires tristes, dramatiques même, de ménages où la femme avait trouvé tout le contraire du bonheur l'ont fortement impressionnée, autrefois, et la crainte d'un sort semblable l'a toujours retenue de se marier, Elle a envoyé promener tous les prétendants !

— Alors, elle l'a encore, votre cousine de trente-cinq ans ? demanda en riant Lionel, que son intimité avec son ami autorisait à parler aussi familièrement.

— Mais oui, mon vieux, c'est une vierge !... Elle n'a pas eu davantage la hardiesse de se payer un homme de temps en temps...

Pommard s'était libéré de maints préjugés et était par nature peu moraliste.

— Du reste, je comprends ça, continua-t-il. Si le mariage présente des aléas dangereux pour la femme, l'amour libre en offre d'autres, et peut-être en plus grand nombre. Catherine est, au fond, une faible et,

heureusement, elle redoute les aventures... pour mieux dire, les mésaventures.

— La vie a dû lui être difficile ?

— Je crois bien ! Très pénible. Aujourd'hui surtout que l'existence est dure pour beaucoup de gens, c'est devenu pour elle un problème ardu.

— Triste ! fit Lionel.

— C'est à présent qu'elle éprouve l'inconvénient de son célibat au point de vue économique. Elle ne s'est pas enrichie à son métier de modiste. Elle est pauvre comme une souris d'église !

Pommard était également dénué d'orgueil familial.

D'un air détaché, derrière lequel son ami devina un peu d'embarras, il ajouta :

— Oui, elle est dans la gêne et elle appréhende l'avenir... Mais vous, mon cher, qui êtes à l'aise et qui êtes veuf...

Lionel, interloqué, le regarda en esquissant un sourire où il y avait une pointe d'humour.

— Non, non, se récria Pommard qui avait saisi sa pensée, je n'ai pas l'intention de vous demander de l'épouser !... Mais un homme sans femme, à votre âge, ce n'est pas drôle. Pourquoi ne la prendriez-vous pas comme gouvernante ?... Sous réserve qu'elle vous plaise, bien entendu... Toutefois, je suis convaincu qu'elle vous plaira...

— Peut-être, dit Lionel, sans plus, car, malgré sa sensibilité toujours en éveil lorsqu'il s'agissait d'une femme, il ne pouvait adhérer d'emblée à cette suggestion.

Le silence régna pendant un moment, ce qui rendit Pommard soucieux :

— J'espère que je ne vous ai pas fâché ?... J'y vais peut-être un peu fort !... Pourtant, vous ne semblez pas hostile à mon idée...

— Rassurez-vous, mon vieux, je réfléchissais, tout simplement... Pourquoi serais-je fâché ?... Vous avez raison. Je commence à souffrir de la solitude. Il me faudrait quelqu'un avec moi. Une femme de ménage, les repas au restaurant, ce n'est pas l'idéal !... Loin d'être hostile à votre idée, je me demandais si je n'allais pas l'adopter. Mais je désire voir la demoiselle avant de me prononcer.

— C'est tout naturel. Vous allez faire sa connaissance... Nous ne vous accompagnerons pas après le dîner et vous partirez en même temps qu'elle. Si c'est oui, faites-lui la proposition directement; elle n'en sera pas choquée, mais au contraire très heureuse, et elle acceptera, j'en suis persuadé. Si c'est non, laissez-la aller son chemin... Une dernière fois, je vous la recommande. C'est vraiment une bonne fille. Elle vous fera la vie douce...

Puis il eut à l'adresse de son ami un coup d'œil malicieux :

— Oh ! je me doute bien de ce qui va lui arriver...

— Comment cela ? fit Lionel d'un air amusé... Que va-t-il lui arriver ?...

— Heureux coquin ! vous en aurez l'étrenne... Mais, avec vous, je suis tranquille : ça se passera très bien et ça n'aura pas de conséquences...

Sur quoi les deux hommes éclatèrent de rire.

Cependant Lionel protesta amicalement :

— N'anticipez pas sur les événements, mon cher. Vous pourriez vous tromper. Telle n'est pas mon intention...

— Bien sûr ! gouailla Pommard.

Lionel se rendit compte que Pommard avait dû arranger cette entrevue du dîner dans le dessein de placer sa cousine chez lui. D'ailleurs, il n'y voyait aucun mal : il était très compréhensible que son ami voulût sauver sa parente de la misère menaçante. Qui sait même si, malgré son affirmation contraire, Pommard n'avait pas médité de la lui faire épouser ? A cela non plus il ne trouvait pas à redire, car il était assez riche pour pouvoir se marier avec une femme pauvre si bon lui semblait. Seulement, ce que Pommard ignorait, c'est qu'au cas où une femme se montrerait disposée à l'épouser, il y mettrait une condition si difficile-

ment acceptable, si en dehors des usages, qu'il y aurait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille pour que le mariage ne se fît pas. Mais si M^{lle} Jolibois lui convenait, il l'engagerait volontiers comme gouvernante. Réellement, il était indispensable qu'une femme prît soin de son intérieur. Plutôt elle qu'une autre.



Quand ils furent tous réunis à la maison, Pommard fit les présentations.

— Mon vieil ami Lionel Doucet... Mademoiselle Catherine Jolibois, mon aimable cousine.

Lionel enveloppa Catherine de ce regard extrêmement tendre dont il contemplait les femmes.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai les oreilles encore pleines de vos qualités. Je suis sûr que votre cousin n'a pas exagéré. Mais sur un point il est manifestement resté au-dessous de la vérité. Il m'a dit que vous étiez gentille, or c'est « jolie » qu'il aurait dû dire !...

A ces mots, elle devint toute rouge.

— Oh ! monsieur, vous êtes un flatteur, répliqua-t-elle.

— Et vous une violette... la violette de Versailles ! fit-il d'un ton plaisant qui acheva de la conquérir.

De taille moyenne et assez mince, elle était restée adorablement jeune dans sa maturité. Sa chasteté et la simplicité de son existence avaient préservé des atteintes du temps la fraîcheur de son visage aux traits délicats, un peu pâle et rendu très net, très ouvert par l'austérité d'une coiffure sans ornementation; ses cheveux châtons étaient simplement tirés en arrière et se rassemblaient en un copieux chignon à la grecque. Ses yeux bleus lui donnaient une expression douce et pensive. Jeune était restée aussi la ligne de son corps que moulait ce soir-là une robe de velours noir avec col de mousseline blanche à la Claudine. Un collier de turquoises relevait la sobriété de cette mise, somme toute délicieuse. Et telle, dans son été de la Saint-Martin, M^{lle} Jolibois était encore très désirable.

Lionel apprécia cette personne timide et modeste. Ce qu'il y avait de discret en elle lui plut. Il se la représenta malléable. Or il aimait chez les femmes la promptitude à se plier aux caprices de l'homme. Les coups d'œil qu'il dirigeait sur elle, au cours du repas, attestaient qu'il l'enveloppait déjà de sa tendresse, — une tendresse qui n'était jamais dépourvue de sensualité.

Lui, était grand; la santé florissait sur son visage. C'était, à cinquante ans, un bel homme, bien conservé, et à première vue on lui en aurait plutôt donné quarante. Il n'était pas précisément beau de figure, mais

sa physionomie dénotait l'intelligence et une conception large de la vie : scepticisme, indulgence, épicurisme. Appliqué à lui, le mot « charmant » prenait une signification véridique. Il avait des manières prenantes, le geste caressant, une parole chaude, quelque chose de moelleux, de velouté dans le regard.

Catherine l'admirait. Visiblement, son cousin lui avait vanté le charme de Lionel et il avait fait naître en elle une espérance. Elle se sentait attirée vers lui. Mais, humble fille, elle écartait comme ridicule l'idée qu'elle pût vivre un jour dans son intimité en qualité d'épouse. Sa pauvreté faisait obstacle à une semblable ambition.

Le dîner fut gai. Les deux hommes avaient de la verve. M^{me} Pommard était spirituelle. Et M^{lle} Jolibois elle-même oublia sa détresse sous l'influence de la bonne chère et des vins.

Quand le moment fut venu de se séparer, les Pommard s'abstinrent de reconduire leurs deux invités et Lionel offrit à Catherine, qui habitait aussi à Versailles, de la ramener chez elle, par le chemin des écoliers. Il fut tendre tout naturellement : il n'avait pour cela qu'à laisser aller son tempérament. Il lui prit même le bras, sans façon, et lui pressa gentiment les mains. Ces légères privautés enchantèrent sa compagne de route. La conversation, qu'il dirigea habilement, lui permit

d'aborder le sujet agité par Pommard et, sans se faire prier, elle accepta la place qu'il lui offrait.

Il possédait à Paris, dans la rue Raynouard, côté Seine, une maison à deux étages pourvue d'un jardin de cinq cents mètres carrés comme on en trouve encore dans le quartier de Passy. Ce jardin, laissé à l'abandon, s'était peuplé, au gré des vents qui en apportaient la graine, d'une sorte de bohème végétale. Le ravissant désordre qui en résultait faisait l'attrait de la maison vue de l'extérieur. Quant à l'intérieur, il était meublé sobrement et orné selon le goût exquis du maître de céans. Du second étage, on jouissait du vivant spectacle du fleuve.

C'est dans cette agréable demeure que, quelques jours après le dîner chez son cousin, Catherine vint s'installer. Une chambre spacieuse, au rez-de-chaussée, lui était réservée.

La prédiction de Pommard ne tarda pas à s'accomplir. Un jupon ne pouvait frôler la vie de Lionel sans qu'un jour ou l'autre il le troussât. Peu de temps après l'arrivée de Catherine, un soir, à l'improviste et sans trop de protestations de sa part, il cueillit sa tardive virginité. Et maintes fois, par la suite, il l'invita à partager son lit.

Alors, devant ce lien charnel qui les rapprochait fréquemment et auquel elle attribuait naïvement un

pouvoir d'union indissoluble, elle se persuada que sa destinée était de finir paisiblement ses jours en ce lieu et, rompant définitivement avec son passé, elle vendit le petit mobilier qui se trouvait encore dans son logement de Versailles.

Lionel la laissait très libre de mener la maison à sa guise. Il se désintéressait des détails de l'existence domestique, sous réserve toutefois que son confort fût assuré; mais Catherine y veillait. Cependant, il avait tenu à ce que la femme de ménage continuât de venir le matin pour exécuter les gros travaux. Ainsi, quoiqu'elle se trouvât dans une position fautive du fait qu'elle était simplement une servante-maîtresse, Catherine se trouvait heureuse. C'est que non seulement elle était délivrée des soucis matériels, mais elle aimait Lionel, — son grand, comme elle le nommait mentalement. Elle l'aimait vraiment, par le cœur. Et elle avait confiance qu'un jour il tiendrait à régulariser leur situation et qu'elle finirait par être, aux yeux de tous, M^{me} Lionel Doucet.

En réalité, dans sa candeur et sa connaissance superficielle de la vie, elle n'avait pu lire au fond du caractère de Lionel. « Avant tout, c'est un tendre », lui avait confié son cousin. Elle avait donné à ce mot l'interprétation la plus simple, celle que confirmait l'attitude de Lionel envers elle jusqu'alors. Il appa-

raissait parfaitement tel; toutefois, quelque chose d'autre, plus profondément situé en lui, le distinguait encore, qu'elle n'était pas apte à découvrir.

Pommard, lui, était au courant de certaines escapades amoureuses de son ami qui avaient eu cours du vivant de M^{me} Doucet, et il va de soi qu'il ne les avait pas contées à sa cousine. Mais ce n'était pas une raison pour qu'il le connût à fond. Il n'avait pas vu que sa tendresse était la manifestation apparente d'un état mental dont la cause était enfouie au tuf même de l'individu et qui certes n'eût pas été un secret pour le psychologue averti, mais ne pouvait être décelée par le profane.

Or une impulsion venant du tréfonds de son moi avait fait désirer par Lionel, autrefois, d'introduire chez lui, de temps à autre, une étrangère, une autre femme, devant laquelle se fût effacée pour une nuit sa femme légitime. Mais, lorsque M^{me} Doucet était de ce monde, il avait toujours dû refouler ce désir, et il en avait souffert. Elle n'aurait pas toléré le passage de la conception à l'acte; elle se serait rebellée contre la prétention de son mari avec la dernière énergie, et des raisons qui avaient leur poids le contraignirent à y renoncer de lui-même. Il recula devant le bouleversement de son existence qui en eût été le résultat, car il ne perdait pas de vue qu'il était marié sous le régime

dotal et qu'un divorce eût risqué d'entraîner la ruine de son entreprise.

Maintenant qu'il avait avec lui une femme jouant le rôle d'une légitime sans en posséder les droits, il aspirait ardemment à donner corps à ce vieux rêve clandestin. Il pouvait le faire sans inconvénient. En fait, il n'attendait que l'occasion. Ce n'était pas que ses sentiments à l'égard de Catherine eussent changé : il lui conservait la même affection qu'au début de leurs relations et le physique de sa gouvernante n'avait pas cessé de lui plaire; seulement, dès lors qu'il était libre d'assouvir sa passion, il se montrait intransigeant. Sa tendresse était une douceur en surface. Catherine, ruminait-il, devrait se soumettre ou se démettre.

Elle était dans la maison depuis plusieurs mois quand l'occasion après laquelle il soupirait se présenta enfin.



Un jour, immédiatement après le déjeuner, Lionel lui dit d'une voix d'abord mal assurée :

— Catherine, il faut que je vous informe d'une chose...

Elle eut l'intuition qu'il allait émettre des propos insolites et ce fut bouche bée, les yeux agrandis de stupéfaction, qu'elle entendit la suite de ses paroles :

— De temps à autre, je reçois une amie intime à dîner... Ce soir, c'est M^{lle} Nicole Pimentel, une danseuse qui vient de Bruxelles et s'arrête un jour à Paris. J'ai reçu un télégramme qui m'annonce son arrivée. Au lieu d'aller à l'hôtel, elle descendra ici. Et, comme d'habitude, nous passerons la nuit ensemble...

Un cataclysme n'eût pas jeté le trouble en Catherine plus que ne le fit cette déclaration.

L'air égaré, elle regarda fixement Lionel, son Lionel. Était-il devenu fou ? — Non, il était certainement sain d'esprit.

En un instant, sa physionomie exprima successivement la déception, la réprobation, l'angoisse. Sa nervosité attestait l'émotion dont elle était la proie.

Elle se refusait à admettre une fantaisie pareille. La pensée de sa réalisation possible la révoltait. Y participer, comme son emploi l'y obligeait, était au-dessus de ses forces. Mais que pouvait-elle dire ? Que pouvait-elle faire ? Quel droit avait-elle de s'y opposer ? Peut-être celui, purement subjectif, qui résultait pour elle de s'être donnée à Lionel : une ombre de droit, que n'appuyait aucun pouvoir réel ! Lionel demeurerait son patron. Elle avait beau être sa maîtresse, elle n'était qu'une servante, la servante-maîtresse d'un homme en qui elle avait vu un ange et qui se révélait comme un démon.

— Alors, continua-t-il d'une voix plus ferme, préparez-nous rapidement un dîner fin. Vous achèterez un beau poulet à rôtir. Les légumes, la salade et les fruits à votre goût... Ah ! j'y pense : faites des œufs à la neige, Nicole en raffole. Vous prendrez à la cave quelques bouteilles de vieux bordeaux et du champagne... Et changez les draps de mon lit...

Ces ordres précis, le dernier surtout, portèrent l'émoi de Catherine à son comble. La colère fermentait en elle. Mais elle était foncièrement incapable de la libérer par un éclat. Pour toute réponse, elle se mit à pleurer.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Lionel avec feinte... Pourquoi pleurez-vous, Catherine ?... Il n'y a vraiment pas de quoi !...

Ils étaient debout. Affectueusement, il l'entoura de ses bras, l'embrassa, la cajola. Elle se laissait faire, mais cet enveloppement, ce baiser, ce déploiement de tendresse ne firent que redoubler le flux de ses larmes.

Cependant elle put parler.

— Je n'attendais pas ça de vous, Lionel, dit-elle dans un sanglot... Je sais bien que nous ne sommes pas mariés ; mais tout de même, ce qui s'est passé entre nous depuis que je suis ici fait de moi autre chose à votre égard que la simple gouvernante de votre intérieur...

— Evidemment, évidemment, ma chère Catherine, et je ne le conteste pas; mais, comme vous venez de le faire remarquer, nous ne sommes pas mariés : je n'ai jamais aliéné ma liberté en vous prenant chez moi... Donner à quelques-unes de mes amies l'hospitalité la plus généreuse m'est une grande joie et je ne voudrais pour rien au monde y renoncer...

— Vous appelez ça de l'hospitalité !... Quant à moi, il m'est impossible d'assister à une chose semblable et, ce qui serait pis, d'y aider...

— Allons, voyons, Catherine, soyez sensée, élargissez votre esprit... Quel mal vous fais-je en prenant du plaisir avec une autre personne que vous ?...

— Vous devez bien le comprendre... C'est que je vous aime, Lionel... Vous ne le savez donc pas ?...

— Si, je le sais... Et moi aussi, je vous aime, Catherine... En voulez-vous une preuve ?... Mon notaire pourrait vous la fournir : que je meure avant vous, votre existence sera aussi assurée qu'elle l'est aujourd'hui... Voilà qui vous montre la grande place que vous occupez dans ma vie...

Ah ! ces considérations financières en une telle circonstance ! pensait-elle. Elle parlait amour, il répondait argent. Comme si cela pouvait racheter la cruauté !

Et ce « vous » glacial dont il exigeait l'usage constant en dehors des heures où il lui prodiguait les

témoignages de sa tendresse ! Comme cela paralysait l'épanchement de ses sentiments !

Non, aucun des avantages matériels qu'il pouvait faire miroiter n'était propre à compenser et le mal qu'il lui faisait et la trahison de leur amour. Et dans quelles conditions, cette trahison ! En sa présence... Si elle ne s'insurgeait pas contre cette humiliation, elle allait même être obligée de servir *l'autre* ! Un sentiment qu'elle ne connaissait pas encore, la jalousie, s'était éveillé en elle dès les premiers mots de Lionel au sujet de cette Nicole et elle en souffrait épouvantablement, jusqu'en son physique. Ce pauvre cœur, tenaillé, pressé comme par un étau !...

Comment cette histoire se terminerait, elle l'ignorait, mais ce qu'elle savait bien, c'est qu'il lui était impossible de se plier au rôle que Lionel voulait lui faire jouer, et cela moins encore par fierté que par souffrance.

— Il n'est pas question d'argent, répliqua-t-elle... Il s'agit de notre amour...

— Notre amour subsistera si vous voulez bien juger de mon désir avec votre raison.

— Mais votre désir est monstrueux... Quelle femme l'admettrait ?... C'est la négation de l'amour...

— A vos yeux, non aux miens... Réfléchissez un peu, Catherine. Que vous soyez ma femme légitime ou non,

je vous promets une amitié indéfectible. Avec moi, vous avez l'amour-amitié. Il n'y a rien de supérieur à cela dans le domaine du cœur... D'autre part, j'ai quelques amies, des femmes libres, des artistes pour la plupart, qui résident en province ou à l'étranger et qui viennent me voir quand elles font un voyage à Paris. J'éprouve à leur égard une grande sympathie, d'ailleurs partagée : autrement, pourquoi viendraient-elles ici, étant donné que je ne fais pas de folies pour elles ?... J'adore passer une nuit en leur compagnie. Leur personnalité, corps et âme, me plaît, et aussi, je ne vous le cache pas, leur manière de faire l'amour... Alors, je devrais rompre avec elles pour vous faciliter l'existence ?... Savez-vous, Catherine, que vous êtes d'un égoïsme formidable ?... S'il arrive qu'un jour vous m'aimiez comme je souhaiterais d'être aimé par la compagnie de mon existence, c'est de la félicité que vous éprouverez à me savoir heureux pendant une nuit avec une autre...

Il sembla tout à coup s'être évadé de son environnement et, comme un bienheureux en extase devant une apparition, la figure toute transformée, il murmura :

— Ah ! une nuit de volupté avec Nicole...

Quoique profondément blessée à la fois par ce qu'il y avait de bestial dans cette évocation et par le cynisme

de la tirade qu'il venait de débiter, Catherine eut la force d'objecter :

— Je vous aime de tout mon être, Lionel, et pourtant...

Il l'interrompit :

— Vous m'aimez... Donc vous désirez mon bonheur... Alors, voulez-vous que je sois heureux cette nuit avec Nicole ?...

— Moi, à cause de ça, je serai toujours malheureuse... Je le suis déjà à la pensée de ce qui aura lieu entre vous et cette fille... Nous ne concevons pas l'amour de la même manière...

Elle sanglotait de nouveau.

Il gardait intacte sa volonté d'avoir le dernier mot; cependant, devant cette douleur véritable, il s'amollissait. Il savait qu'il agissait durement. Pour adoucir leur querelle, il se mit à tutoyer Catherine.

— Ne pleure pas, Cathie, dit-il en l'embrassant encore... Essaie plutôt de pénétrer mon sentiment... J'ai besoin de tendresse... C'est ce qui m'a manqué autrefois, avec ma femme... Elle ne pouvait pas me comprendre... J'en ai été très malheureux... Je ne veux plus l'être... Ma tendresse déborde... Il faut que je la dispense à des êtres que j'aime et qui, de leur côté, me prodigueront la leur...

— Mais je suis là pour ça... Je t'en donnerai, moi, de la tendresse...

— La tienne ne me suffit pas... Il m'en faut de diverses sortes... de différentes sources...

— Alors, Lionel, il fallait le dire avant de faire de moi ta maîtresse... La simple honnêteté l'exigeait...

Il eut un geste évasif :

— L'honnêteté !...

Puis il reprit, après une pause :

— Non... J'y ai bien songé, mais c'était impossible... Toi aussi, tu étais pour moi une source de tendresse, plus profonde que tu ne crois, et je n'ai pas voulu risquer de te perdre en te parlant de ce que tu n'étais pas préparée à admettre...

— Il n'y a rien de changé à ce point de vue... Je ne l'admets pas davantage aujourd'hui...

L'impatience commençait à s'emparer de lui.

— Allons, supplia-t-il, je t'en prie, finissons-en avec cette discussion... J'en suis excédé...

Puis, la prenant dans ses bras :

— Consens... une fois pour toutes... Dis oui... dis oui...

La bouche obstinément close, elle ne répondait pas. Elle ne pouvait acquiescer. Et elle comprenait l'inutilité de discuter plus longtemps, car elle voyait bien que la détermination de Lionel était inébranlable.

Maintenant, il la pressait contre lui, il écrasait ses lèvres, il la malaxait de ses mains avides. Peu à peu, l'envie se levait en lui de la posséder, là, sur-le-champ. Peut-être, au surplus, lui arracherait-il, grâce à ses caresses, en même temps qu'un cri de volupté, une soumission totale, une adhésion à sa pratique de la pluralité amoureuse.

Elle résistait; cependant, après une courte lutte, il réussit à la pousser vers un divan où ils tombèrent ensemble. Là, brutalement, il triompha. Mais la victoire remportée par lui le fut sur un être muet et qui s'était finalement résigné à subir sa violence.

— Eh bien, s'écria-t-il en se levant après l'avoir câlinée un moment, c'est entendu, Cathie, et nous sommes bons amis comme auparavant, n'est-ce pas?... Nicole sera ici vers cinq heures. Nous dînerons à sept... Et n'oublie pas cela, chérie, si tu dis oui, non pas pour ce soir seulement, mais pour toujours, tu seras M^{me} Lionel Doucet dans un mois... Le temps de publier les bans et de dresser le contrat... Et tu ne cesseras jamais d'être la favorite...

Elle s'était levée à son tour.

Elle avait brusquement pris une résolution qui faisait à présent de son consentement un acte sans importance.

— Le dîner sera prêt à sept heures, dit-elle simplement.

— C'est bien, Cathie... Merci !

Il s'attribua le mérite de ce revirement subit : en la matant dans sa chair, il avait du même coup dompté son caractère. Il s'en réjouissait intérieurement quand il l'entendit ajouter, d'un ton aussi singulier que son regard :

— Et amusez-vous bien tous les deux !...

Après quoi elle quitta la pièce.

Il haussa les épaules. Qu'entendait-elle, maintenant, par cette espèce de bravade ? Il se le demanda en vain. N'importe ! Elle préparerait le dîner : c'était déjà quelque chose. Plus tard, on verrait.



A cinq heures, Nicole arriva.

Ce fut lui qui la reçut.

— Comment va mon bon Lionel ? demanda-t-elle en lui sautant au cou... Il y a si longtemps que je ne l'ai vu !...

Catherine entendit s'élever cette voix musicale, puis les baisers claquer et Lionel dire avec émotion :

— Très chère amie, que je suis content de te revoir !... Et toujours belle !...

Nicole était une femme fascinante d'une trentaine d'années, au corps svelte et parfaitement découpé. Ses

cheveux étaient blond vénitien. Elle avait des yeux noirs bien fendus qu'ombrèrent de longs cils. Son nez était de ligne pure; sa bouche, voluptueuse. Elle était artistement fardée : rouge aux joues, lèvres sanglantes.

Quand elle eut retiré son manteau, un tiers de sa poitrine aux seins hardis et la moitié de son dos apparurent dans une éclatante nudité. Un collier de jade rehaussait la blancheur de sa peau. Retenant sa chevelure abondante, courte et frisée, un ruban de moire du plus pâle azur, portant en son milieu une aigue-marine sertie d'un filet d'or, ceignait son front. Et sa robe-fourreau de soie noire, ouverte sur le côté gauche, laissait apercevoir, gainée d'un bas couleur chair, une jambe au galbe parfait que chaussait un simple soulier de velours découvert.

Depuis qu'elle était entrée, son parfum envahissait la maison.

— Quelle élégance !... Quelle esthétique !... Et quel charme ! s'écria Lionel, ravi.

— Tais-toi, tu vas gêner ma modestie ! fit-elle en éclatant de rire, ce qui découvrit les perles blanches de sa denture.

Quiconque eût vu cette femme aussi troublante que décorative, irradiant un puissant *sex-appeal*, eût immédiatement compris quel bénéfice passionnel Lionel tirait de sa thèse amoureuse.

Sa beauté et sa confiance en elle-même la mettaient à l'aise partout où elle se trouvait. Elle avait la parole franche, la démarche et les gestes faciles. D'ailleurs, danseuse en vedette d'un grand théâtre de Bruxelles, elle était accoutumée à se mouvoir devant les foules et à recevoir une quantité d'hommages, circonstances qui, ajoutées à ses qualités personnelles, lui donnaient une grande liberté d'allures.

« Comment rivaliser avec une créature pareille ! » pensa Catherine dès qu'elle la vit.

Le repas fut très animé. Nicole était bavarde. Elle avait à raconter nombre de choses de sa vie de théâtre.

— Tu es heureuse... constata Lionel qui contemplait sa figure radieuse.

— L'art rend la vie si belle ! répondit-elle... Et toi ?...

— Moi aussi... L'amour la rend si bonne !...

Ils rirent à l'unisson.

Ils célébraient ainsi les fêtes de leur esprit ou de leur chair sans souci de ce qu'ils pouvaient écraser dans l'épanouissement de leur volupté.

De temps à autre, Catherine apparaissait pour le service, rigide, maîtresse d'elle-même à force de volonté. Comme d'habitude lorsque Lionel recevait, elle était reléguée à l'office.

Le maître du logis et son invitée passèrent au salon pour prendre le café et griller quelques cigarettes.

Nicole consacra une demi-heure à jouer au piano quelques menuets et gavottes, puis, vers dix heures, ils montèrent à la chambre de Lionel, au premier étage.

Tout en rangeant la vaisselle en bonne ménagère, Catherine songeait à la scène qui maintenant se déroulait entre ces quatre murs. Malgré l'horreur que lui inspirait cette vision, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer le peau-à-peau de ces amants d'un soir qui étaient en train d'abolir son bonheur. Cependant, sa curiosité fut plus forte que sa souffrance et, les pieds chaussés de pantoufles à semelles de feutre, elle monta jusqu'à la porte de la chambre.

Appuyée au chambranle, tantôt l'oreille tendue, tantôt l'œil au trou de la serrure, bien réduit par la clef qui fermait de l'intérieur, elle réussissait, son imagination comblant les lacunes, à suivre à peu près dans tous ses détails ce qui s'y passait.

Elle était là depuis quelques minutes quand la pièce se trouva plongée dans l'obscurité. Mais les bruits qui lui parvenaient étaient suffisamment éloquents. Nicole était aussi bruyante à ce moment-là que dans le cours ordinaire de l'existence et son compagnon n'aimait guère la contrainte.

Soudain, le son de la voix de Nicole, rauque, cette fois, frappa l'oreille de Catherine. La danseuse, au

paroxysme de sa joie, extériorisait sa reconnaissance par une suite d'exclamations qui allaient *crescendo* :

— Ah ! mon mâle !... mon amour !... mon roi !...

Un coup de poignard au cœur de Catherine !

C'était plus que n'en pouvait endurer la jalousie d'un amour qui n'avait rien de surhumain. Elle descendit se réfugier dans sa chambre.

Mais là encore leur présence s'imposait à elle. L'aphrodisiaque parfum de la danseuse l'y poursuivait et, la chambre des amants étant juste au-dessus de la sienne, son attention était sans cesse éveillée par des bruits significatifs...

Elle s'était effondrée dans un fauteuil. Elle méditait.

C'était une sensitive. Sa peine atteignait un degré extrême. Elle voyait son humble bonheur anéanti. Lionel l'avait détruit et nul espoir de le réédifier n'existait dans son esprit. Elle se sentait en outre diminuée, bafouée, avilie. Ainsi, malgré sa prudence, le mal qu'elle redoutait autrefois de la part des hommes avait en définitive fondu sur elle. Elle ne pouvait rester dans cette maison, avec cet être dont les mœurs lui étaient odieuses. Mais elle ne disposait plus d'un foyer à elle où se réfugier. Si elle partait, il lui faudrait aller vivre à l'hôtel, ce qui lui inspirait du dégoût. Et, avant de trouver du travail, elle serait sans le sou. Une perspective de misère s'ouvrait devant elle, plus sombre que

celle qu'elle craignait naguère. Oh ! que la vie était compliquée et affreuse !

Elle pleurait, pleurait abondamment.

Que faire ?...

(Ah ! cette cadence obsédante qui recommençait !... C'était comme s'ils eussent sauté à pieds joints et rebondi pour sauter derechef sur son cœur meurtri.)

Une seule issue s'offrait : celle qu'elle avait envisagée dans son for intérieur, à la fin de son entretien avec Lionel, et dont l'adoption lui avait donné la force d'accomplir son service durant les heures qui avaient suivi.

Il y avait au plafond un gros anneau de fer destiné à soutenir un lustre absent. Elle le regarda un moment d'un air hébété... Ha ! ha ! c'était lui qui allait la délivrer de cet irrémédiable désespoir où le démoniaque instinct sexuel de cet homme l'avait plongée... Était-il solidement fixé ?... Debout sur une table qu'elle avait déplacée, elle exerça sur lui une traction de tout son poids : il ne bougea pas. Alors elle alla chercher dans le cabinet de débarras une corde à étendre le linge et en coupa la longueur nécessaire. Elle l'attacha à l'anneau et y fit un nœud coulant. Après avoir remis la table en place, elle monta sur une chaise et introduisit sa tête dans le nœud qu'elle serra sur son cou. Puis

elle scella son sort en envoyant d'un coup de pied la chaise choir au loin sur le parquet...

*
**

Ce fut Lionel qui, le lendemain matin, constata le suicide.

Il avait sonné pour que Catherine leur apportât le café et les croissants au lit, et comme, malgré l'heure avancée, elle ne venait pas, il s'était levé et rendu à sa chambre.

Il eut alors l'horrible spectacle de Catherine pendue. Affolé, il appela :

— Nicole... Nicole... descends vite !...

La danseuse arriva en pyjama.

— Ah ! la pauvre fille... murmura-t-elle.

Son regard allait de la morte à Lionel. Elle s'efforçait de pénétrer le sens du drame.

— Mais pourquoi, s'écria Lionel, pourquoi s'est-elle suicidée ?... Je ne saisis pas...

— Tu ne saisis pas... répéta Nicole machinalement.

Elle réfléchissait.

— Eh bien, moi, il me semble que je comprends...

— Vraiment !...

— Oui... Ne fais pas l'innocent... C'est clair comme le jour... Tu couchais avec elle, parbleu !...

Il hocha la tête, sans tenter de nier. A quoi bon ruser avec Nicôle ? Elle comprenait tout !

— Pourtant, va, je l'ai entourée de tendresse... dit-il.

— Mon cher Lionel, répondit-elle avec un sourire mitigé d'une ombre de mélancolie, tu parles beaucoup de ta tendresse... Si tu l'appelais sensualité, ce serait certainement plus exact...

1935.

LE DRAME DU MOULIN A VENT

A ma chère Lucie

LUDOVIC FRENEUSE, le romancier bien connu, arpentait son studio. Type dans le genre de Nietzsche, il pensait en marchant.

Il s'arrêta devant l'une des grandes baies vitrées qui faisaient de cette vaste pièce le lumineux atelier où se tramaient ses rêves — son rêveur, comme il disait plaisamment — et il contempla le merveilleux panorama qui s'offrait à sa vue, la vallée de la Seine aux environs de Mantes-la-Jolie : sur la rive droite, de hautes collines qui épousaient les sinuosités du fleuve; sur la gauche, une immense plaine toute en bois et en champs.

Il habitait sur les hauteurs de la rive droite une villa composée d'un ancien moulin à vent restauré, aménagé et embelli par ses soins, et d'une maison d'habitation contiguë construite dans le même style. Le studio

occupait tout le local de l'ancien moulin, un bloc de meulière transformé de fond en comble pour obtenir une belle pièce claire et aérée. Des murs chevauchés par un lierre touffu entouraient la propriété. Derrière les bâtiments, du côté du plateau, se trouvaient une pelouse, puis un parc, tandis que devant, face à la Seine, un jardin à la fois potager, fruitier et d'agrément couvrait la pente sur une centaine de mètres. De par la fantaisie de son propriétaire, la villa s'appelait « Le Moulin à Vent », en souvenir de la destination de la construction primitive et parce que ce nom flattait l'imagination poétique de Freneuse.

Son regard se porta sur un raidillon qui contournait la villa et que d'ordinaire le facteur empruntait pour monter au hameau d'une vingtaine de maisons étendu sur le plateau. Il venait d'apercevoir l'homme de la poste. On pouvait compter les jours où celui-ci ne s'arrêtait pas à la porte de l'écrivain, dont la correspondance et les services de journaux étaient abondants. Comme d'habitude, ce matin-là, Freneuse attendait impatiemment son courrier.

Le facteur ayant sonné pour signaler son passage, Sidonie, la vieille domestique, apporta le contenu de la boîte : des imprimés et une lettre dont le timbre indiquait l'origine anglaise.

Freneuse reconnut l'écriture sur l'enveloppe.

— Tiens ! Thérèse..., dit-il.

Il l'ouvrit et lut :

« Cher ami. Je viens passer quelques jours en France où je ramène une jeune fille qui fut ma pensionnaire pendant un mois, Françoise Marjolin, dont je vous ai déjà parlé. J'irai vous voir le 15 juin, avec elle, car sa timidité l'a retenue de se présenter elle-même, comme je vous annonçais qu'elle le ferait il y a trois mois... »

La lettre s'allongeait sur quatre pages de grand format. Il s'arrêta un instant de lire pour se remémorer ce que lui demandait naguère sa correspondante à ce sujet. Il alla même chercher dans un tiroir la lettre précédente. Effectivement, M^{rs} Thérèse Pomeroy lui recommandait alors chaudement M^{lle} Marjolin, dont elle annonçait la visite, sans en indiquer l'objet, l'intéressée devant le faire connaître elle-même. Elle était probablement, lorsqu'elle avait écrit, dans un de ses jours de paresse. Mais cette jeune fille n'était pas venue. Freneuse avait attendu en vain jusque-là d'autres nouvelles et aujourd'hui seulement elles lui parvenaient.

Il passa un moment à évoquer la figure de cette Thérèse, pendant près de deux ans sa maîtresse, au temps de sa jeunesse, alors qu'il vivait dans une demi-bohème assez bourgeoise, au Quartier Latin. Comme lui, elle frisait maintenant la quarantaine. Leur dernière entre-

vue datait bien de quinze ans, mais de temps à autre Freneuse recevait d'elle une lettre par laquelle, presque toujours, elle sollicitait quelque service. Elle, était devenue sur le tard, par un coup de fortune inespéré, la femme légitime de M^r Thomas Pomeroy, qui s'était enrichi et continuait de prospérer à Londres dans l'importation des fruits de l'empire britannique. Entre temps, elle avait eu une vie assez orageuse, mais son mari l'ignorait.

L'établissement définitif de M^{rs} Pomeroy en Angleterre, dans la banlieue londonienne, avait suscité en elle un amour sentimental de la France et de tout ce qui lui rappelait son pays; aussi, pour retrouver le langage, le sentiment, les mœurs de ses compatriotes, se montrait-elle toujours prête à héberger quelques jeunes gens des deux sexes, dont parfois le rapatriement lui procurait en outre l'occasion d'un voyage à Paris. M^r Pomeroy, bonasse, francophile et épris de son épouse, trouvait cela fort naturel.

Ayant clos cette parenthèse mémorative, Freneuse reprit sa lecture.

Des détails donnés en sa missive par M^{rs} Pomeroy, il résultait que M^{lle} Marjolin, jeune fille d'une vingtaine d'années, demeurait avec ses parents à Paris, au Marais, dans un logement exigü donnant sur une cour intérieure. On y respirait un air stagnant et pollué par

les relents que dégageaient les petites entreprises artisanales de ce quartier industriel. Pour comble de malchance, le père était atteint de tuberculose et la crainte de contracter cette maladie obsédait sa fille. Elle s'arrangeait, en conséquence, pour être le moins possible à la maison; mais elle s'y trouvait encore trop souvent.

Sur les conseils des uns et des autres, elle avait profité des facilités offertes par les groupements satisfaisant le désir de ceux qui, prisonniers des grandes agglomérations du fait de leur travail et de leur pauvreté, cherchent à s'en évader le plus possible et vont, grâce à cette aide, se retremper à la campagne ou à la mer. Elle utilisait aussi, dans ce dessein, ses relations. C'est ainsi qu'elle avait passé quelque temps en Suisse, puis sur la Côte d'Azur et en Angleterre.

Pour pouvoir prendre ces longues vacances, elle travaillait comme sténo-dactylo pendant la moitié de l'année, dans des bureaux où ce mode de travail est en usage pour des raisons saisonnières, et, ayant subsisté avec parcimonie durant ce temps, elle dépensait ensuite ses économies au cours de ses vagabondages, au printemps et en été, réussissant à vivre à peu de frais chez l'un et l'autre.

M^{rs} Pomeroy avait prodigué les marques de sa sympathie à M^{lle} Marjolin, dont la vie instable lui rappelait la sienne quand elle avait le même âge. Elle l'avait

reçue à plusieurs reprises. La dernière fois, la jeune fille s'était trouvée chez elle en même temps qu'un jeune homme, Nicolas Farinet, et M^{rs} Pomeroy les avait fiancés. Car une de ses marottes consistait à faire des mariages parmi la jeunesse qu'elle accueillait. Toutefois, les fiançailles de Françoise et de Nicolas n'étaient pas près de se convertir en union définitive. Les parents des deux partis avaient donné leur assentiment, mais ils n'étaient nullement en mesure d'établir leurs enfants. Quant à Nicolas, qui avait fait son apprentissage de ciseleur, il était arrivé à être ouvrier juste au moment où la crise économique anéantissait les industries de luxe, et ses occupations depuis lors, étrangères à son métier, étaient aussi hétéroclites que précaires. Ces conditions rendaient le mariage impossible.

Après ses séjours en province ou à l'étranger, Françoise retombait dans sa famille. M^{rs} Pomeroy s'était donc demandé qui, en France, accepterait de la prendre pour un long laps de temps et, si possible, l'emploierait d'une manière quelconque, fût-ce au pair, pourvu qu'elle eût le grand air et fût isolée du milieu familial. Elle avait alors pensé à Freneuse. Lui seul pouvait donner asile à la jeune fille. Voudrait-il la sauver du péril qui la menaçait ?

C'était sur cette invocation que se terminait la lettre.

— Cette Thérèse ! murmura-t-il lorsqu'il eut fini de

lire... Quel sans-gêne!... Il est vrai qu'elle a des droits!...

Nombreuses étaient celles qui avaient des droits sur lui; cependant, seule Thérèse usait des siens sans vergogne, comme d'ailleurs elle le faisait auprès d'autres amis plus ou moins anciens.

« Mais, se dit-il après un moment de songerie, cette histoire peut devenir intéressante... C'est peut-être le point de départ d'une belle aventure... »

En tout cas, elle amenait déjà un certain trouble dans sa vie. Durant toute la matinée, il fut incapable de se livrer à un travail suivi, son esprit revenant sans cesse à la perspective de cette visite qui devait avoir lieu deux jours plus tard. Et pourtant il ne devait pas badiner avec le travail intellectuel : il était astreint à des collaborations à date fixe.



Par une belle matinée de fin de printemps, M^{re} Pomeroy et M^{lle} Marjolin arrivèrent au Moulin à Vent, dans un taxi pris à Mantes, à la descente du train. Le paysage, le long de la route, les enchantait. En raison du manque de moyens de la jeune fille, on ne pouvait espérer trouver mieux quant à la pureté de l'atmosphère. Restait à savoir si celui dont on attendait quelque chose consentirait à se charger d'elle.

Ce fut avec un sourire amusé que l'écrivain revit cette Thérèse qu'il avait connue jadis sous l'aspect de ce qu'on appelle une jolie fille et qui s'était développée en la femme plantureuse d'aujourd'hui. Il constata bientôt que son tempérament et son caractère avaient subi la même évolution. Elle présentait, accentués, mêmes qualités et mêmes défauts. Elle avait notamment une manière bourrue et autoritaire, néanmoins pleine de bonnes intentions, de morigéner sa protégée. Elle était exubérante, hurluberlue même par moments, et se montrait sûre d'elle. Tirée à quatre épingles, fort élégante, soignée jusqu'au bout des ongles, maintenant qu'elle était riche, elle offrait un extérieur en somme agréable.

Les deux femmes formaient un contraste frappant sous certains rapports. M^{rs} Pomeroy était d'un physique imposant; M^{lle} Marjolin, de taille moyenne, de formes bien équilibrées, était fine et gracieuse. La première était d'une correction conventionnelle dans sa mise, tandis que la seconde était la simplicité même et se présentait dans un négligé qui n'était pas dénué de charme : c'était une sportive, évidemment, et une jeune fille très moderne.

Elle était, ce jour-là, vêtue d'une robe de fine toile bleu de roi à peine serrée à la taille par une étroite ceinture de daim et qui, dans le mouvement, laissait

apparaître la beauté de ses formes. Elle avait de jolis seins ronds et pointant droit, des hanches souples. Ses jambes aux mollets fermes étaient nues; ses pieds également que chaussaient des sandales de cuir fauve. Ses bras étaient potelés. Le soleil, depuis qu'elle vivait tant au grand air, avait légèrement basané sa peau. Elle sortait sans chapeau, assez fière de sa chevelure courte d'un roux acajou remarquable.

L'accueil que Freneuse fit aux deux femmes fut très cordial. Il ne se montra réservé que sur un point; mais seule M^{re} Pomeroy pouvait s'en rendre compte, et d'ailleurs elle trouva cela très bien. Elle et lui s'étaient quittés en bons termes lors de leur séparation, comme des gens intelligents que le fait de ne plus se plaire ensemble n'oblige pas à s'invectiver; pourtant il ne renouvela pas le tutoiement d'autrefois : il jugeait inutile de laisser deviner par la jeune personne qui accompagnait son ancienne maîtresse, si comme c'était probable elle n'en était pas avertie, quels liens les avaient unis dans leur jeunesse.

Cependant, un moment, Freneuse se trouva en tête à tête avec M^{re} Pomeroy.

— Eh bien, Thérèse, lui dit-il en riant, est-ce qu'on a toujours la cuisse aussi légère ?...

— Oh ! mon pauvre ami, riposta-t-elle, ne m'en parle pas : l'Angleterre, c'est pire que le nénuphar !...

Leurs deux rires s'égrenèrent comme les perles d'un collier rompu.

« Toujours aussi blagueuse, en tout cas », pensa-t-il, car il la connaissait trop bien pour n'avoir pas saisi ce que signifiaient ces séjours de jeunes gens chez elle. Les jeunes filles étaient le paravent !

A son tour, elle lui posa une question :

— Et comment trouves-tu la petite ?...

— Tu sais que les rousses me plaisent... J'aime les odeurs fortes, lui chuchota-t-il à l'oreille, cyniquement.

— Attention ! répliqua-t-elle. C'est une vierge et elle est fiancée...

Mais il écarta le conseil d'un geste léger, en goguenardant :

— Rien à craindre : j'ai toujours professé le culte de la vierge !

M^{re} Pomeroy n'insista pas, car, au fond, elle n'attachait guère d'importance, du point de vue moral, à la gymnastique de l'amour. D'ailleurs, le retour de Françoise mit fin à ce batifolage.

— Je dois vous avertir, mon cher Freneuse, dit-elle comme continuant une conversation, que ma petite amie est dans un certain sens un peu religieuse...

— Ah !... Pratiquante ?... demanda-t-il avec curiosité.

— Oui, répondit en riant M^{re} Pomeroy... Seulement, je vois que vous vous méprenez à ce sujet, et c'est très compréhensible. Sa religion n'est pas celle de tout le monde. C'est une sorte de mysticisme panthéiste. Française est affiliée à une secte de mazdéistes...

— Ouf ! fit l'écrivain... Zarathoustra... Ormuzd... Ahriman... Ce n'est pas précisément moderne !

— Mais si, très moderne, ou plutôt on l'a modernisé... J'en sais quelque chose : moi-même, je fréquente le centre mazdéiste de Londres.

« Oui, je vois, se dit-il, quand elle n'a pas un gigolo à la maison, son oisiveté la fait donner dans tous les panneaux que les malins tendent aux gobe-mouches pour se procurer des moyens d'existence ou pour satisfaire leur vanité ! »

Et il railla :

— Du vieux neuf, quoi !

— Non, non, les mazdéistes sont très à la page, repartit M^{re} Pomeroy avec une chaleur de néophyte. Ils ont mis au rancart dieux et prophètes. Ce qu'ils ont gardé de cette vieille religion, ce sont surtout les pratiques naturistes, l'héliothérapie, l'art de la respiration, la rythmique aidée du chant; en somme, si vous voulez, l'hygiène de la religion de Zoroastre. Leur temple est un gymnase et leur chapelle une salle de bain !... Mettez là-dessus un dieu épars en toutes choses

et une poésie de la nature qui s'exprime dans leurs cantiques et leurs gestes et vous avez le mazdéisme rénové... Françoise fait en conséquence de la culture physique, elle prend des bains de soleil, elle pratique le nudisme, tout comme moi et son fiancé... Vous n'êtes pas hostile au nudisme, j'espère ?...

— Pas le moins du monde !... Je ne me poserai pas comme son théoricien ; pour ça, non : c'est un domaine que mes lecteurs ne me pardonneraient pas d'aborder. Mais dans le privé, c'est une autre affaire ! De temps à autre, sur la pelouse, je me mets à poil...

Un rire rabelaisien le secoua.

— Excusez ce terme trivial, mesdames, il est si expressif !...

— Oh ! nous ne sommes pas bégueules, s'écria M^{rs} Pomeroy. Vous êtes tout excusé... Alors, Françoise pourra prendre des bains de soleil de la même manière ?...

— En toute liberté.

— De ce que vous venez de dire, mon cher ami, fit observer M^{rs} Pomeroy, je conclus que vous acceptez de prendre ma protégée chez vous pendant un certain temps...

— Conclusion exacte, et pendant tout le temps qu'il lui plaira. Elle sera ma secrétaire sans pour cela être astreinte à un travail de tous les instants ; je lui don-

nerai même, outre la table et le logement, de petits appointements... Cela vous va-t-il, mademoiselle ?...

Ravie, la jeune fille remercia avec effusion.

— Ce n'est rien, dit-il avec un geste dégagé. Tout le plaisir et l'avantage sont pour moi. Je n'avais pas encore songé à prendre une secrétaire; maintenant que j'en ai une, et une jolie, mon travail sera allégé et rendu plus agréable...

Françoise souriait béatement, tandis que M^{rs} Pomeroy arborait un air protecteur de dame patronnesse qui vient de réussir dans une tentative de sauvetage.

Freneuse retint les deux femmes à déjeuner, puis il les reconduisit à la gare en auto, après avoir pris rendez-vous avec Françoise pour la fin de la semaine, où elle arriverait avec sa malle.

« Placer une jeune fille chez un célibataire ! songeait-il en revenant... Quelle témérité !... Mais il faut s'attendre à tout avec cette étourdie de Thérèse ! »

Quant à lui, il acceptait avec allégresse ce présent du destin.



La joie que dès les premiers jours M^{lle} Marjolih éprouva à se trouver en cette maison, qui lui apparaissait comme un lieu de plaisance et où toutes les conditions nécessaires à sa santé et à son bonheur se trouvaient réunies, cette joie dilatait son être.

Ce qui parut curieux à Freneuse, c'est qu'elle ne semblait guère se soucier de l'éloignement de son fiancé. Il fit allusion à ce fait dans une conversation assez libre mais qui ne la scandalisa pas.

A sa remarque, elle éclata de rire :

— Que voulez-vous ! Il est bien gentil, mais attendre, toujours attendre... Je voudrais bien vivre, moi !...

— C'est tout naturel... Est-ce qu'il vous aime beaucoup ?...

— Oh ! oui. Il m'a affirmé plus d'une fois que, si je l'abandonnais, la vie perdrait pour lui toute saveur.

— Oui, c'est ce qu'on dit toujours en pareil cas. Et finalement, ça se tasse... Mais permettez-moi encore une question, Françoise, si je ne suis pas indiscret : supposez qu'au moment de vous marier vous n'avez plus votre... virginité ?...

— Oh ! je ne sais pas ce qu'il ferait, mais ça n'irait pas tout seul.

— Pourtant, c'est bien peu de chose...

— Oui, mais il attache une grande valeur à ce peu de chose... Il y tient à titre de témoignage de ma moralité sexuelle, je pense... Et puis, il veut être le premier, comme il voudra être l'unique... de même que tous les hommes, n'est-ce pas ?...

Freneuse se borna à ricaner. Et la conversation, sur ce point, tomba.

« Jeune fille non seulement émancipée, dans une certaine mesure, mais douée de quelque prévoyance », prononça-t-il en son for intérieur.

Enhardie par ces propos, elle sollicita de nouveau l'autorisation de prendre des bains de soleil.

— Je n'exagérerai pas, ajouta-t-elle, je ne ferai que du demi-nudisme.

Mais il protesta :

— Du demi-nudisme !... Pourquoi ?... Je ne suis pas un moraliste !... Ne vous gênez pas ; ici, vous êtes chez vous. Faites du nudisme intégral. La pelouse est le meilleur endroit : cette partie de la villa est fermée de tous côtés par des murs et des arbres. Donc aucune crainte de regards indiscrets ou de plaintes de la part de pudibonds. Ici, il n'y a que vous et moi... J'oubliais Sidonie, mais son jugement n'a aucune importance et c'est une femme de tout repos ; j'en parle par expérience... Un jardinier vient le lundi et le vendredi : abstenez-vous ces jours-là. Le reste du temps, solarisez-vous tant qu'il vous plaira, Françoise.

Le jour même, elle profita de la permission.

Tapi dans la pénombre du studio et rendu invisible par un jeu de rideaux, Freneuse contempla Françoise nue qui, lorsqu'elle n'était pas allongée sur l'herbe chaude, allait et venait dans l'espace ensoleillé en se livrant à des exercices rythmiques. Son corps svelte et

souple s'érigeait sur le fond vert des frondaisons du parc. Dans sa démarche un peu dansante où sa croupe ondulait, elle apparaissait comme une vivante Tanagra.

Il admirait ce joli petit ventre rond; ces seins menus, juste de la grosseur qui doit, dit-on, tenir dans la main d'un honnête homme; cette chute de reins à la cambrure provocante, ces jarrets nerveux : toute une tentation. Et par moments, son regard s'arrêtait avec complaisance sur le triangle d'ombre...

Ce voluptueux tableau, dont il avait rassasié sa vue, le plongeait dans un émoi indicible.

Il trouvait à Françoise l'attrait d'un fruit dont nulle main n'a flétri la prune.

Continuant son image mentale, il murmura :

— Je la cueillerai...

Progressivement, il se sentait pris aux appas de cette petite personnalité féminine. Pendant le travail, lorsque Françoise était à la recherche de quelque document ou d'un livre sur les rayons de la bibliothèque, la vue des formes de la jeune fille, accusées avec une précision troublante par des vêtements légers, mettait son système nerveux à la torture. Et la savoir couchée sous le même toit lui valait des insomnies.

Toutefois, convoiteur ardent, il restait calme et froid en apparence. Il était l'homme qui, animé d'un puissant désir, sait se maîtriser avec constance, porter un

masque, tout en savourant d'avance la satisfaction qu'il se promet, le jour où sa passion forcera les digues.

D'ailleurs, malgré la différence d'âge, Françoise, de son côté, n'était pas insensible au charme réel de Freneuse.

Il était grand, encore bel homme à quarante ans, bien développé et conservé par une culture physique modérée et par deux sports qu'il aimait : le tennis et le cricket, dont la pratique lui avait conféré une grâce, une aisance de mouvement rare chez les hommes. Une barbiche en pointe qui gardait encore un peu de sa blondeur cuivrée d'antan et ses joues velues donnaient à son visage aux traits fins et réguliers un air de faune esthétisé. La vie de ses yeux était intense. C'étaient les yeux d'un homme qui pénètre dans le secret des âmes et ne laisse rien passer de la réalité sans l'observer, l'analyser, l'enregistrer dans sa mémoire. Mais aussi dans leur regard enjôleur se trouvait une des raisons du pouvoir que Freneuse exerçait sur l'autre sexe. Car il aimait les femmes, — à sa manière : le verbe « aimer » comporte des nuances...

A quiconque on eût dit que la sexualité tenait une grande place dans l'existence de Freneuse, une telle assertion eût paru invraisemblable, étant donné qu'il vivait la plupart du temps dans la continence. C'était cependant la vérité. Mais il savait que chez l'homme la

continence donne lieu à une sorte d'intoxication physiologique et confère aussi une qualité particulière au sentiment et à l'intellect; aussi entretenait-il soigneusement en lui ce phénomène où résidait la puissance de son élan esthétique. Il faisait avec son individu de la chimie d'art. Toutefois, la transmutation de cette activité interne en littérature ne mettait pas fin au phénomène; le « poison » n'était pas complètement éliminé par l'émanation intellectuelle et son résidu exigeait finalement un exutoire. C'était alors pour lui le moment d'une aventure, non plus imaginaire cette fois mais réelle, non plus dans un roman mais dans la vie : quand il était à bout de tension, ce grand voluptueux tirait une bordée d'amour dans l'embrasement de tout son être. Il associait Dyonisos à Apollon, profitant de la plus proche occasion, au besoin la suscitant.

Cette fois, le destin l'avait comblé en introduisant dans son jeu, sans le moindre effort de sa part, une partenaire de qualité.



Un dimanche, Françoise alla voir Nicolas à Mantes, où, sur sa demande, elle lui avait accordé un rendez-vous. Lorsqu'elle fut de retour, Freneuse plaisanta sur leur mariage.

— Eh bien, à quand les noces ?

— Nicolas pense que dans un an... Oh ! vous savez, c'est vague, très vague...

Il sentit, au ton de ces paroles, que l'inclination de Françoise pour son fiancé s'amointrissait, si toutefois elle avait jamais été grande. Peut-être son séjour au Moulin à Vent, si court qu'il eût été, comptait-il en cela pour quelque chose. Elle semblait déjà pleinement conquise à l'existence qu'elle y avait trouvée. Si la demeure lui convenait, le genre de travail qu'elle avait à accomplir ne lui plaisait pas moins. Fille de quelque instruction, elle suivait avec intérêt les diverses opérations du labeur de l'écrivain. Le travail de recherche dans la bibliothèque et parmi les dossiers la passionnait, et il ne manquait pas, car Freneuse, auteur en vogue, était très demandé. Ayant su, par un habile mélange de concessions au goût général et de hardieses peu profondes, conquérir un large public de lecteurs, il connaissait non seulement les gros tirages mais les collaborations nombreuses, et quoique le roman et le conte eussent fait sa réputation, il traitait dans ses articles toutes sortes de sujets.

Mais l'homme lui-même était à son goût. Il possédait à ses yeux un prestige qui laissait bien loin derrière lui le très ordinaire attrait qu'elle trouvait naguère en Nicolas. Le pauvre, dont les qualités étaient à présent qualifiées de négatives, comme il faisait pâle figure à

côté de ce *man of the world* qu'était Freneuse, — ave-
nant, riche, victorieux dans la lutte pour la vie, pourvu
enfin des attributs qui plaisent à la plupart des
femmes !

Ses idées sur l'existence et ses sentiments se trans-
formaient insensiblement. Elle eût aimé rester toujours
en cette maison enchantée, cette maison de littérature
et d'art où la vie réelle se teintait des couleurs du rêve.
Elle songeait aussi à la sécurité ouatée qu'elle pourrait
y trouver. Toutefois, elle sentait bien que sa situation
avait quelque chose de bizarre, d'irrégulier, et que des
complications d'un certain ordre se produiraient fata-
lement un jour, mais elle se refusait à y penser sérieu-
sement, car ces éventualités soulevaient des problèmes
difficiles à résoudre. Elle avait résolu de se laisser
conduire par les circonstances.

D'autre part, à mesure que les jours s'écoulaient, la
convoitise de Freneuse s'aiguissait. Mais, jugeant le cas
délicat, il refrénait son impatience. Avant de se décider
à un acte sur lequel, une fois accompli, il n'y aurait
pas à revenir, il lui fallait en envisager les consé-
quences. Il devait compter avec des parents et un fiancé.
Les premiers, il est vrai, ne s'occupaient guère de leur
fille, laquelle, au surplus, venait d'atteindre sa majorité.
Le second, il ne le connaissait pas. A en juger par le
peu qu'il avait entendu sur lui, ce ne devait pas être un

rival bien redoutable. — S'il l'invitait à déjeuner ? Ce serait le moyen de savoir ce qu'il avait dans le ventre ! Et puis, en considération de ce qu'il entrevoyait dans l'avenir, il trouvait une saveur de haut goût à la présence des deux fiancés côte à côte à sa table. Son esprit compliqué y puisait déjà, par anticipation, de vives et piquantes jouissances.

Il fit part à Françoise de son désir de voir Nicolas. Prise au dépourvu et toute troublée sans qu'elle pût dire exactement pourquoi, elle ne tenta pas de l'en dissuader. Quoique cette visite ne lui fût pas agréable, elle y acquiesça et se chargea même de l'invitation, qui fut faite pour le prochain dimanche.



Nicolas Farinet était un grand garçon de figure banale et dont le physique n'avait rien de particulièrement séduisant ; mais M^{lle} Marjolin désirait ardemment se marier, afin, surtout, de fuir définitivement la maison paternelle, et la difficulté de trouver un mari était telle qu'en désespoir de cause elle s'était laissé fiancer à lui par M^{rs} Pomeroy.

Il était resté, malgré ses vingt-trois ans, le bon jeune homme naïf de son adolescence qu'avait formé une famille aux idées rigides. Lui aussi était un adepte du

mazdéisme. Il se livrait à la culture physique et prenait des bains de soleil. Il pratiquait le nudisme, et cela avec l'esprit le plus chaste, en toute innocence. Dans ses rapports avec Françoise, jamais il ne s'était permis le moindre geste un peu osé. Il s'allouait tout juste la familiarité de lui prendre le bras; parfois, dans leurs excursions à la campagne, il allait jusqu'à lui entourer la taille, mais fraternellement. S'il lui donnait un baiser, c'était sur la joue, avec timidité. Aussi n'avait-il pas saisi la raison inavouée pour laquelle M^{re} Pomeroy l'avait invité à passer un mois chez elle... Cette bonne dame éprouvait parfois des déceptions !

Si les sentiments de Françoise à son égard furent tièdes dès le début, par contre les siens envers elle s'avérèrent ardents. Mais sa flamme était celle d'un puritain. Il était d'avis que l'homme doit se présenter vierge au mariage, tout comme la femme. Françoise devait être pour lui « la première », et il comptait bien être lui aussi « le premier » pour elle. S'il l'avait suppliée de se donner à lui, elle l'eût fait volontiers, car elle était loin d'être froide; mais elle se gardait bien de confesser cette disposition : elle savait qu'il avait des principes et qu'à se montrer facile à son bénéfice, elle eût passé à ses yeux pour « impure ». Et alors, sans doute, adieu le mariage !

Ainsi, non seulement leur dénuement les empêchait de se marier, mais ils étaient condamnés à ne pas anti-

ciper sur les joies amoureuses promises par leur future union. Absents de leurs rapports, les liens de la chair ne s'étaient pas substitués à la tiédeur des sentiments de Françoise pour créer entre eux un solide attachement réciproque. Cependant, Nicolas possédait des qualités de douceur, de tendresse, de discrétion, qui avaient fait espérer à la jeune fille que leur vie commune ne serait pas déplaisante, et cette perspective lui avait jusqu'alors rendu l'attente supportable.

Fréneuse fit, naturellement, bon accueil à son invité. Son sourire s'épanouit en le voyant embrasser Françoise à peu près à la manière dont Thomas Diafoirus donne un baiser à Angélique.

Après avoir fait le tour de la propriété, le trio se mit à table.

Autant Fréneuse était, par égoïsme, enclin à tout passer aux femmes, autant il était impitoyable, avec passion, à l'égard des hommes, et à plus forte raison devait-il l'être envers celui dont une aspiration parallèle à la sienne faisait un rival.

Tout de suite, les hostilités éclatèrent entre les deux mâles et la conversation du déjeuner ne fut plus qu'un duel entre deux êtres mutuellement hostiles.

Nicolas étant buveur d'eau, son amphitryon trouva dans ce fait l'occasion d'une diatribe contre les abstinents.

— Comment ! monsieur Farinet, s'écria-t-il d'un air mi-moqueur mi-sérieux, vous faites fi de nos généreux vins de France !... Mais où en serions-nous si tous nos compatriotes vous imitaient?... Ignorez-vous donc qu'un peuple qui ne boit pas de vin ne saurait se dire civilisé ? C'est dans notre bordeaux, dans notre bourgogne, dans notre champagne que nous puisons un esprit et une conception de la vie qui sont justement estimés du monde entier !

— Je regrette de vous contredire, répliqua Nicolas, mais je me crois très civilisé tout en m'abreuvant d'eau.

— Ah ! oui, c'est ça, vous vous croyez... mais vous êtes dans l'erreur, je puis vous l'assurer, mon cher monsieur... Et moi, pensez-vous que j'aurais jamais fait une œuvre littéraire à laquelle on veut bien reconnaître quelque valeur si je buvais de l'eau ?

— De sorte que, riposta Nicolas, nous croyons lire les écrits d'un homme alors que ce sont ceux du vin !

— Ah ! pardon, le vin ne ferait pas écrire un crétin. Il ne crée pas la capacité de l'artiste à produire une œuvre, mais il agit de telle sorte que la personnalité de l'artiste se révèle. C'est pour ça que la vie des buveurs d'eau est si terne : ils ne peuvent rien nous révéler d'eux-mêmes. Ce n'est pas drôle !

— Croyez-vous donc que la vie avec les buveurs de vin soit si amusante ? demanda Nicolas.

— Tenez, prenez donc une tranche de melon, monsieur Farinet, répondit Freneuse d'un air malicieux.

Une nouvelle pique se manifesta quand on apporta le poulet rôti, Nicolas étant un végétarien intransigeant.

— Infortuné poulet ! s'écria de nouveau Freneuse; vivant, il est sans cesse menacé d'assassinat par le carnivore; mort, il est dédaigné par le végétarien !

— Parce que le végétarien ne mange pas de cadavre, répartit Nicolas en contenant son indignation.

— En réalité parce que c'est un sentimental outré. Mon humanité se borne à ne pas causer de souffrance aux animaux. Quant à me nourrir de leur chair, c'est sans remords que je le fais. D'ailleurs, mon cher monsieur, les plantes ont, elles aussi, une sensibilité; c'est un fait que les expériences de Sir Jagadis Bose ont rendu incontestable. Pourtant, vous mangez les végétaux... Ha ! ha ! que répondez-vous à ça ?

— Ils n'ont qu'une sensibilité végétative, fit négligemment Nicolas.

— Oui, comme eût dit un médecin de Molière !... Allez, animal ou végétal, c'est exactement la même chose : il n'y a pas de vie sans sensibilité... Et je mets dans le même sac digestif le poulet et les haricots verts qui l'accompagnent... Que voulez-vous, c'est triste à constater, mais la nature est telle que les êtres vivants sont condamnés à se dévorer les uns les autres...

Nicolas ne répliqua pas et son visage se renfroigna : il était naturiste et disciple de Jean-Jacques !

— Ha ! ha ! reprit Freneuse avec une mine à la fois satanique et comique, nous sommes deux êtres vivants : si j'allais vous dévorer, monsieur Farinet !...

Et, seul à connaître le sens de ses paroles, il partit d'un jovial éclat de rire, tandis que Nicolas se demandait s'il était devenu fou et que Françoise, ne comprenant pas davantage, écarquillait les yeux.

Mais il semblait avoir pris à tâche de pousser à bout son invité :

— Monsieur Farinet, je serais curieux de savoir comment vous vous arrangerez, M^{lle} Marjolin et vous, quand vous serez mariés. Vous buvez de l'eau et elle boit du vin, vous êtes végétarien et elle mange de la viande !

— Comment ! Françoise, s'écria le jeune homme, vous avez abandonné le régime ?...

Il avait pâli. Françoise, fort embarrassée, rougit. Freneuse vint heureusement à son secours :

— Mais, monsieur Farinet, vous ne voyiez donc pas que votre fiancée était anémique ? Je m'en suis aperçu tout de suite. En suivant votre régime, elle aurait fini par tomber malade. Il lui fallait des viandes saignantes, des vins réconfortants. C'est moi-même qui ai insisté pour qu'elle s'alimentât différemment et elle s'est ren-

due à mes raisons. Je ne veux pas qu'elle sorte de chez moi dans un cercueil !

Françoise fut saisie d'admiration et de sympathie pour cet homme qui, avec une si parfaite galanterie et tant de présence d'esprit, venait de lui tirer une épine du pied. Mais la vérité était tout autre. Pensant que le Moulin à Vent valait bien une messe, elle avait simplement adopté d'elle-même la manière de s'alimenter en usage dans la maison.

Nicolas se borna à hocher la tête, en esquissant un sourire à la fois mélancolique et méprisant, et l'incident fut clos.

— Vous n'êtes pas fâché, j'espère, monsieur Farinet? demanda Freneuse. Je ne voudrais pas que vous partiez d'ici sous une mauvaise impression... Je vous ai prié de venir pour faire votre connaissance. Il me plairait, si c'est en mon pouvoir, de faire quelque chose pour vous. Je tâcherai de vous trouver un emploi, afin que vous puissiez vous marier rapidement. J'ai même l'intention de vous mettre dans vos meubles le moment venu. Mais, bien entendu, cela ne peut se faire en un jour. Les temps sont durs... M^{lle} Marjolin m'a dit que vous espériez l'épouser dans un an. Eh bien, patientez jusque-là. J'espère contribuer à la réalisation de vos vœux... Vous voyez qu'un buveur de vin doublé d'un mangeur de viande peut ne pas être un méchant homme !...

— Je n'ai jamais prétendu le contraire; mais, je vous en prie, n'agitions plus ce sujet. Je garde mon opinion et vous remercie de ce que vous ferez pour nous.

— Bon, bon, attendez que j'aie fait quelque chose pour me remercier.

Comme il mangeait peu, Nicolas eut tout le loisir de parler de son métier, de sa situation présente, de ses projets. Freneuse plaçait un mot de temps à autre. Françoise se contentait d'écouter.

Le repas se termina dans la gêne de chacun. Les pensées et les sentiments des trois convives ne pouvaient guère être moins à l'unisson. Quand ils se furent levés de table, Freneuse dit à Françoise :

— Mademoiselle Marjolin, allez donc faire un tour dans le parc avec M. Farinet. Je vous rejoins dans une demi-heure. J'ai quelque chose à écrire.

Il passa dans le studio. En réalité, il aspirait à la solitude. Il s'allongea sur le divan, alluma une cigarette et s'engagea dans une méditation qui ne tarda pas à se métamorphoser en rêve éveillé.

Il jugeait Nicolas comme un être insignifiant, ridicule, et en outre comme un sectaire totalement dépourvu du sens de l'humour, ce qui à ses yeux était grave. Allait-il s'embarrasser de scrupules à son sujet ? Il était inadmissible que le petit bonheur de ce jeune homme fût un obstacle à sa joie à lui qui avait besoin d'une

vie pleine d'émotions, de passion, d'aventure, pour stimuler sa capacité créatrice, pour construire son œuvre. Il suscitait son hilarité, ce bon jeune homme, avec ses principes, et l'un et l'autre avec leur amour platonique. Mais M^{me} Marjolin n'était-elle pas, en définitive, comme tant d'autres femmes, une personne sans idées bien arrêtées et que sa passivité faisait adhérer à celles du mâle le plus fort ? Or le plus fort, en l'occurrence, c'était lui, Freneuse. Elle était avec lui. Elle serait à lui.

Ce soir, il révolutionnerait la situation de ces deux êtres. Comment ? Il ne s'en souciait guère. Il en trouverait le moyen. Il bâtirait son action amoureuse comme il inventait une histoire, un roman. Ça vient tout seul, au fur et à mesure des nécessités de la création. On ne fixe pas d'avance les détails du processus d'une fiction. Il en allait de même dans la réalité pour une action passionnelle.

Il se sentait au seuil d'un épisode de vie intense et il en vibrait intérieurement.

Il alla rejoindre les fiancés. Tout de suite, il remarqua leur air boudeur. Il apprit par Françoise qu'une discussion avait eu lieu entre eux au sujet de son abandon du régime végétarien, une des pratiques essentielles du mazdéisme. Nicolas le lui avait reproché agressivement et elle avait répondu sur le même ton. Il n'essaya pas de les réconcilier. Que lui importait !

Le ciel s'était assombri. Un vent d'orage se levait. Il les ramena au studio où, vers quatre heures, Sidonie servit le thé.

Comme la conversation languissait, Freneuse dit, d'un air qui appelait le refus :

— Monsieur Farinet, voulez-vous rester à dîner avec nous ?

— Non, merci, je préfère partir, répondit le jeune homme. Je dois dîner à la maison. On m'attend.

C'était la réponse qu'il avait escomptée.

A la vérité, son invité eût pu rester, mais il ne se sentait pas à l'aise dans cette maison. L'atmosphère de la réception avait été empoisonnée par les paroles prononcées autant que par les arrière-pensées de chacun. L'ennui pesait sur le trio.

— Comme vous voudrez, reprit Freneuse. Je vous demande cela parce qu'au cas où vous partiriez, ce serait bientôt le moment pour attraper votre train, et il faudrait que je prévienne mon chauffeur. Un gros orage menace et une pluie diluvienne pourrait bien tout à l'heure empêcher votre départ.

— Je pars.

— Très bien.

Il sonna la domestique.

— Allez dire à Jean qu'il sorte immédiatement la

voiture et se prépare à conduire monsieur à la gare de Mantes pour le train de cinq heures et demie.

Jean, le chauffeur occasionnel de l'écrivain, était le jardinier et habitait le hameau tout proche.

Un quart d'heure plus tard, Nicolas quittait le Moulin à Vent.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur Farinet ! cria Freneuse quand l'auto démarra... Un jour, je vous ferai signe...

En réalité, il espérait bien ne plus le retrouver sur son chemin.

*
**

L'écrivain et sa secrétaire rentrèrent dans le studio. Le silence régna pendant quelques minutes.

Françoise observait Freneuse avec une curiosité quelque peu anxieuse. Ce soir, il n'avait pas son air de tous les jours. Peut-être la manière dont son invité s'était comporté et ses propos l'avaient-ils mécontenté. Elle oubliait que c'était lui l'agresseur ! Elle était aussi fort intriguée par le langage qu'il avait tenu à Nicolas, pendant le déjeuner, au sujet de leur mariage. A elle, il n'avait jamais manifesté de telles intentions.

— Monsieur Freneuse..., fit-elle avec hésitation.

— Qu'y a-t-il, Françoise ? demanda-t-il d'un ton affectueux qui la rassura un peu.

— J'espère que vous n'avez pas été froissé par ce qu'a dit Nicolas ?...

— Moi ! s'exclama-t-il... Mais, ma pauvre fille, comment voulez-vous que je sois froissé par les opinions de ce niais dogmatique ?

— Il est évident qu'au point de vue de l'intelligence, il ne vous vient pas à la cheville ! dit-elle avec servilité.

— Ne parlons plus de cela, Françoise, voulez-vous ?

— C'est que je vous voyais préoccupé...

— Je pensais intensément à quelque chose, tout simplement... En réalité, toute l'après-midi, j'ai attendu avec impatience que nous fussions seuls, vous et moi...

Ces paroles la surprirent.

— Vraiment !... Et pourquoi ?...

— Pour travailler un peu avec vous... Une idée m'est venue, tantôt... Il est vrai que c'est aujourd'hui dimanche : je ne voudrais pas abuser...

— Oh ! ça ne fait rien... Vous savez bien que j'aime le travail qu'on fait ici... Et puis j'ai assez de moments de liberté dans la semaine : ça fait compensation.

— Bon. Si ça ne vous déplaît pas... Alors, voulez-vous sténographier ? Je vais vous dicter le sommaire d'une situation ; nous verrons plus tard les développements qui peuvent s'ensuivre.

Il y eut encore un silence, un long silence. Freneuse

allait et venait d'un bout à l'autre de la pièce. Françoise s'était installée à sa table et avait allumé une ampoule, car le ciel s'assombrissait de plus en plus. L'abat-jour de porcelaine bleu pâle jetait une note claire sur l'ambiance obscure, tandis que sous la lumière vive, avec son jeune visage, ses yeux brillants, sa chevelure floue et sa robe de soie cerise, la jeune fille mettait de la vie dans le studio et y apportait un surcroît d'élégance et d'art. Avec le faune parcourant la pièce à grands pas, la scène revêtait un caractère étrange.

— Voilà, commença-t-il d'une voix énergique... Un peintre a engagé un modèle, une jeune fille de vingt ans qu'une vieille amie lui a recommandée... Il y a maintenant un mois qu'elle pose pour lui... Elle est jolie, très jolie... Elle a un fiancé... L'artiste a vu ce dernier...

« Tiens ! mais c'est, transposée, notre histoire qui se déroule, pensa Françoise... Amusant !... Que sera le futur ?... »

— ... Il aime son modèle... Il souffre de l'existence du fiancé et du fait qu'en conséquence il ne peut entretenir aucun espoir qu'elle soit jamais à lui... Cependant, un soir...

« Comment ! songea-t-elle, puisqu'il veut faciliter mon mariage... Ou je me trompe ou c'est incompréhensible... »

L'écrivain, qui avait interrompu sa dictée, cessa de déambuler lorsqu'il fut arrivé près de sa secrétaire.

— Non, Françoise, murmura-t-il, je ne peux pas continuer... Il m'est impossible de vous dire la suite...

— Pourquoi, monsieur Freneuse ?...

— Parce que, répondit-il bizarrement, la suite devrait être vécue plutôt qu'écrite...

Elle était embarrassée. Elle croyait comprendre et elle ne savait que dire.

Soudain, un éclair gigantesque illumina le ciel. Un roulement de tonnerre formidable le suivit. A ce bruit sinistre, la jeune fille, sous le coup de l'émotion, se leva brusquement, une main crispée sur le dossier de la chaise; de l'autre, elle avait saisi le bras de Freneuse.

— N'ayez pas peur; je suis auprès de vous, dit-il... Laissons cette dictée. Venez plutôt près de la verrière contempler l'orage. Vu de la villa, c'est toujours un spectacle magnifique. D'autant plus que cette fois c'est un ouragan. Eteignons l'ampoule, le reflet nous gênerait.

Il s'était emparé de son bras. Elle le suivit.

Dehors, il faisait presque noir, bien qu'il fût à peine six heures. Des éclairs zébraient le ciel, éclairant toute la plaine. Le vent, préludant au déchaînement des eaux, secouait furieusement les arbres. Une bande lumineuse de couleur verdâtre barrait l'étendue céleste et se re-

flétait dans la Seine qui apparaissait sur une grande longueur comme une coulée d'étain. Ce tableau avait quelque chose de fantastique.

— Que c'est beau ! fit-elle.

— N'est-ce pas, Françoise ?

A ces mots, d'un geste décidé, il posa sa main sur l'épaule gauche de la jeune fille, une épaule ronde et ferme qui offrait une agréable résistance à son toucher. Elle sentit qu'il tremblait un peu. C'était la première fois qu'il se permettait un geste si familier. Aussi eut-elle un léger sursaut de saisissement.

Il chuchota :

— Françoise...

Elle-même — était-ce l'orage ? ou la gravité de l'instant ? — elle-même était en proie à une émotion indéfinissable.

Malgré cela, ce fut d'une voix très douce qu'elle demanda :

— Qu'y a-t-il, monsieur Freneuse ?...

— Françoise, je suis l'homme de la main sur l'épaule...

— Qu'entendez-vous par là ?...

— Un symbole... Quand je mets la main sur l'épaule d'une femme, c'est pour lui dire qu'elle est à moi...

— Comment !... Je vous appartiendrais, moi ?... Mais vous savez bien que je suis fiancée !...

— Quelle importance cela peut-il avoir pour moi si je vous aime ?... Et je vous aime, Françoise...

De sa main qu'il avait glissée sous la robe, par l'échancrure, c'était à présent l'épaule nue de la jeune fille qu'il pressait. Lorsqu'il accomplissait ce geste et le faisait durer, il éprouvait une volupté profonde, à la fois sensorielle et intellectuelle.

Sans le brusquer, elle lui objecta :

— Je suis promise à Nicolas, monsieur Freneuse... Nos familles ont célébré nos fiançailles... Tenez, j'ai la bague au doigt...

Et pour qu'il la vît mieux dans la demi-obscurité, elle lui tendait l'annulaire de sa main gauche.

— Faites voir...

Bonnement, elle le laissa enlever la bague de son doigt. Quand il l'eut en main :

— Cette bague, dit-il, tenez, voilà ce que j'en fais !

Ayant ouvert la fenêtre, il l'envoya, d'un geste rapide et adroit, tomber dans un puits qui était à deux mètres devant eux, dans le jardin.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, stupéfaite, ma bague de fiançailles !... Une bague irremplaçable... ciselée par Nicolas... Que va-t-il arriver ?...

La crainte s'était tout de suite emparée d'elle que le jeune homme, un jour, ne s'aperçût de la disparition de ce bijou. Quelle explication pourrait-elle donner ?...

— Il va arriver, répondit Freneuse, que demain nous irons ensemble à Paris la remplacer par une autre dans laquelle sera serti un beau diamant.

Mais la crainte de Françoise avait vite fait place à la colère devant cet acte autoritaire, un véritable abus de confiance :

— Votre geste est odieux, monsieur Freneuse... Je n'ai que faire de la bague que vous m'offrez. C'est la mienne que je veux. Il faudra que vous me la rendiez... En attendant, je vais chercher mes affaires et je pars... Vous venez de commettre un acte révoltant... L'auto est de retour, j'espère ?...

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte. Il la prit à bras-le-corps et la retint.

— Es-tu folle ? hurla-t-il... T'en aller par une tempête pareille !... Et puis, partir, non... Sois raisonnable... Tu n'es plus une enfant... Ta place est ici : tu y resteras... Tu ne vois donc pas que je t'aime ?... Tu es à moi... Je te veux...

Tout à coup, elle eut une crise de larmes. Son emportement se dissolvait dans les pleurs.

D'une main, il l'avait de nouveau agrippée par l'épaule, tandis que de l'autre, à travers la mince robe d'été, il violait son intimité. Il la serra contre lui et écrasa ses lèvres sous un long baiser. Quoique profondément remuée, elle trouva la force de résister :

— Non, non, je ne veux pas...

Puis, radoucie, elle supplia :

— Voyons, monsieur Freneuse, pourquoi pas une bonne amitié entre nous ?...

Il ricana nerveusement.

— Une bonne amitié !... Des sentiments à l'eau de rose !... Mais comprends donc que si j'entre dans ta vie, je veux que ce soit par la grande porte...

Tout en lacérant ses vêtements, il répétait d'une voix où transparaissait l'avidité du désir :

— Tu entends ?... Par la grande porte... ouverte devant moi... à deux battants...

Il était coutumier de ces formules imagées que son génie littéraire lui soufflait dans les grandes circonstances et où il enfermait un sens précis. Il les aimait parce qu'elles portaient à son faite la jouissance intellectuelle qu'il en tirait.

Sur un ton d'imploration, Françoise continuait de protester :

— Non... non... je ne veux pas... Pas aujourd'hui... Plus tard, peut-être... Laissez-moi réfléchir...

Mais il ne voulait plus rien entendre.

Elle essayait de se dérober à son étreinte; cependant le moment vint où elle sentit la futilité de toute résistance et elle s'abandonna à lui. Elle ne fut plus entre ses bras, sur le divan qui les avait reçus, qu'une belle

chose vivante et palpitante, soumise à la virilité rapace de l'homme qui venait de la blesser.

Une heure plus tard, alors que, accablés de fatigue et de sommeil, ils gisaient à demi enlacés, une sonnerie les réveilla. C'était Sidonie qui, de la cuisine, annonçait : « Monsieur est servi. »

— Tiens ! il est sept heures, murmura Freneuse. Allons dîner, Francette.

Ils se levèrent.

Au dehors, la pluie faisait rage et fouettait les vitres. Comme on était bien dans ce home confortable ! Après tout, songeait Françoise, est-ce que ça ne valait pas une bague de fiançailles et une virginité qu'il aurait bien fallu perdre un jour ?

Plus encore que son amant, elle se sentait élue de la destinée.

— Ludo, dit-elle d'une voix adorante, je t'aime : laisse-moi t'embrasser...



Des semaines s'écoulèrent, pleines d'une félicité double. Françoise savourait son bonheur. C'était, au fond, une pâte molle, contente de subir son dominateur, et cela d'autant plus qu'il lui avait donné une vie agréable.

La bague ciselée de Nicolas était restée au fond du puits et la bague au diamant de Freneuse l'avait remplacée.

Grâce à cette adaptation de Françoise à celui qui l'avait, sans grand effort d'ailleurs, mais aussi sans scrupule, subjuguée et enlevée à un autre, grâce à cette entente de maître à serve, ils connurent de grands moments de voluptueuse fusion.

Par un beau soir que, parcourant côte à côte les allées du jardin, ils goûtaient la douceur d'une fin d'été tempérée, Françoise dit à Freneuse d'un air malicieux :

— Ludo, il faut que je t'informe de quelque chose...
Je me demande si ça va te faire plaisir ou non...

Il répondit en riant :

— Plaisir... grand plaisir !...

— Tu sais donc de quoi il s'agit ? demanda-t-elle, à demi étonnée, car elle ne doutait jamais de sa perspicacité.

— Parbleu ! tu es enceinte.

— Oui.

— Eh bien, Francette, j'en suis très heureux.

Mais être heureux est une chose, le pourquoi du bonheur en est une autre. Et la clairvoyance qu'un jour Freneuse avait attribuée à sa secrétaire n'allait guère au delà des apparences. Françoise ne discernait pas que pour son amant sa grossesse était une victoire remportée sur elle. Quant à lui, il fermait volontairement les yeux de son esprit sur ce fait qu'une telle victoire était, dans l'ordre biologique, à la portée de n'importe quel

mâle : le reconnaître eût un peu gâté sa joie. Il ne voulait voir dans cette maternité qu'une preuve de sa maîtrise sur la jeune femme.

Françoise sourit à son amant et ses yeux exprimèrent son contentement de lui plaire.

Alors il se rapprocha d'elle et lui dit :

— Françoise, j'ai connu quelques femmes au cours de ma vie. Parmi elles, il en est que j'ai aimées, plus ou moins; mais aucune ne m'a plu autant que toi... D'abord, toi, je t'ai eue vierge. C'est là quelque chose d'infiniment précieux pour un homme comme moi. Mais ce qui me plaît aussi en toi, énormément, c'est ton caractère souple : tu es comme une cire que je pourrai modeler à mon gré...

Comme elle esquissait un geste inspiré par une sorte de pudeur, un souci de dignité et qui faisait prévoir un : « Et moi alors, je n'ai donc pas droit à la personnalité ? » il balaya d'avance son objection :

— Ne t'insurge pas contre ma volonté, c'est inutile. Je te dis que je te donnerai le pli qui me convient. Autrement, nous ne pourrions pas vivre ensemble. Il faut choisir. Je dois être le maître. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux que tu sois adaptée à moi, à mon esprit, à mes goûts, à mon corps même, plutôt que d'être sans cesse en révolte contre moi ? La soumission à l'homme, c'est encore ce qu'il y a de plus sage pour la femme. Tu

trouveras d'amples compensations à ton renoncement... Mais je voulais te dire autre chose. Ce qui accroît ta valeur à mes yeux, c'est que je t'ai ravie à un autre. Il ne le sait pas encore, mais le fait est que je t'ai enlevée à lui. Cela donne à notre union un peu de la saveur du rapt antique...

Tout en écoutant cette confession cynique, elle regardait son amant fixement, ouvrant de grands yeux, et il y avait dans son regard autant d'admiration que de surprise.

— Oh ! Ludo, s'écria-t-elle tout à coup, je t'aime... J'ai besoin de t'embrasser...

Et elle le combla de baisers.

— Françoise, dit-il avec un rire singulier, tu es mon violon : j'aime te sentir vibrer sous mon archet... Rentrons...



Freneuse n'était pas exclusivement doué de talent littéraire. Il s'adonnait aussi à la peinture. Mais cet art était pour lui un délassement, une évasion. De loin en loin, cependant, il réunissait ses toiles et les exposait à Paris, dans une galerie proche des boulevards. Sa peinture, qui était d'un solide réalisme, non dénué d'audace dans le faire, était aussi bien accueillie du public que de la critique. La renommée du romancier,

il est vrai, n'était pas pour peu dans le succès du peintre.

Or cet homme singulier, ce voluptueux rare, avait songé à peindre une académie de Françoise enceinte. Celle-ci, à l'énoncé de cette fantaisie, trouva bien que Freneuse était un être extraordinaire, mais en définitive, comme de coutume, elle se conforma à son désir. Elle posa une douzaine de séances, pendant lesquelles il travailla avec cette ivresse de l'artiste qu'un sentiment irrésistible exalte, avec cet enthousiasme qui fait les œuvres fortes. Sa peinture terminée, il l'intitula simplement *Maternité*.

Avec le fardeau du ventre sous les seins gonflés et, sur la face, le fameux masque bestial, c'était une Maternité de douleur et d'épouvante. La physionomie du modèle y était rendue d'une manière frappante. Sur le ventre, se croisaient les mains de Françoise, avec, à l'annulaire gauche, étincelante, la bague au diamant, la bague qui avait payé le plaisir de l'homme...

Ce tableau prodigieux, d'une vérité poignante, était une de ces œuvres insignes qui traversent victorieusement les époques et demeurent à jamais plongées dans la gloire. Celle-là, pourvu que le destin permît sa conservation, resterait pour les grands cœurs et les grands esprits, quelles qu'eussent été les intentions du peintre, comme l'ostensoir d'une terrible réalité, de

plain-pied avec l'*Arnolfini et sa femme* de Jan van Eyck et la *Genesis* de Jacob Epstein.

Françoise elle-même, la vivante sur l'expérience de qui avait été conçu le symbole, ne pouvait contempler ce tableau sans se trouver frappée de stupeur. Elle éprouvait devant lui à la fois de l'admiration et de l'effroi; ce sentiment mixte s'évanouissait vite, il est vrai, car elle n'était pas douée du sens du tragique qui est l'essence même du drame cosmique.

Cette œuvre osée demeura en permanence dans le studio, sur le chevalet, voilée cependant quand il y avait une visite : elle n'existait que pour la seule vue de Freneuse, qui voulait être à même de la contempler à tout moment. Elle ne devait être ni exposée ni vendue. C'était une pièce du musée de la vie intime de son auteur pourvue d'une signification secrète. En vue de l'avenir, ce grand égotiste s'était assuré un témoignage visible et durable de son triomphe passionnel sur deux êtres. Car le verbe « dominer » était inscrit au fond de son cœur...

Etre sa chose, plier sous sa volonté, satisfaire à ses caprices : tel était le principal titre de Françoise à son attachement. Il semblait l'aimer davantage depuis qu'elle était grosse : elle portait sa marque.

Les beaux soirs furent nombreux durant l'automne. Ils s'installaient alors sur l'un des bancs à molle courbure du jardin, lui à sa droite, le bras étendu, la main sur son épaule — elle savait de quoi c'était l'annonce — et là, leur regard embrassant la vaste vallée, ils goûtaient ensemble la splendeur des couchers de soleil.

Parfois, il lui suggérait de marcher un peu afin de ne pas prendre froid. Alors elle se levait et parcourait les allées au pas d'un mannequin de haute couture. Resté sur le banc, il suivait des yeux les mouvements de sa taille déformée.

Il était l'homme du monologue intérieur. Mais quelquefois, sous la puissance de l'émotion qui en était cause, le monologue s'extériorisait. Un jour qu'il la regardait ainsi aller et venir, il proféra sa pensée presque à haute voix :

— Françoise, tu portes la grossesse avec élégance : je te ferai beaucoup d'enfants...

Lorsque, fatiguée, elle revint s'asseoir, elle remarqua son expression changée : ses yeux étaient encore un peu chavirés.

— Tu m'as dit quelque chose, chéri ? demanda-t-elle.

— Moi ?... Non, je n'ai pas parlé.

Déconcertée, elle le regarda et dit simplement :

— Ah ! j'avais cru... C'était une illusion.

Un problème était devenu lancinant pour Françoise : celui de la rupture avec Nicolas. Rompre était mainte-

nant une nécessité, la conséquence fatale des événements qui avaient suivi la visite de son fiancé et entraîné son état physiologique actuel. Elle se disait souvent : « Comment cela finira-t-il ? » Car si en elle-même elle avait déjà rompu avec Nicolas, elle demeurait pour lui sa promise : une fiancée lointaine, fiancée néanmoins. Il lui envoyait fréquemment de longues lettres qui le montraient encore sans soupçon mais non sans rancœur.

Freneuse, quoique n'abordant jamais ce sujet, avait hâte que la situation fût liquidée et qu'on n'entendît plus parler de ce cocasse rival. Dans les tout premiers temps de ses rapports avec Françoise, avant qu'elle l'informât de sa grossesse, il pensait : « Si je me détache d'elle, je la marierai à son Nicolas; si je l'aime vraiment, je la garderai pour moi; alors il faudra qu'elle brise avec lui. » Or non seulement il ne s'était pas détaché d'elle, mais la passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, faite chez lui d'égoïsme, d'impulsion dominatrice et d'appétit de volupté, et chez elle de fidélité, de dévouement et d'un amoureux esprit de sacrifice, avec aussi un peu de calcul. — cette passion les liait de plus en plus étroitement. Il était à la veille d'abandonner le célibat : il devait épouser Françoise après sa délivrance. C'était lui le vrai fiancé.

Un jour, elle reçut de Nicolas une lettre où il lui

reprochait en termes amers la rareté et la brièveté de sa correspondance et son éloignement persistant. Il la pressait de lui fixer un rendez-vous. En six mois, il l'avait tout juste rencontrée deux fois ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Ne l'aimait-elle plus ? Cela ne pouvait pas continuer ainsi !

Cette demande, à laquelle il lui était tout à fait impossible de donner satisfaction, la tourmenta à tel point qu'elle montra la lettre à son amant :

— Ludo, comment en finir avec cette histoire ?

Après avoir lu, il répondit :

— Laisser tomber... Désormais, silence absolu... Et si plus tard son insistance t'y oblige, une lettre de rupture définitive.

Elle adopta cette manière d'en finir, mais son silence jeta Nicolas en des réflexions sans fin. Au début du séjour de Françoise au Moulin à Vent, dans sa jeunesse ignorante et confiante, nul soupçon n'avait effleuré son esprit. Même le jour où il avait déjeuné chez Freneuse, si peu sympathique que lui fût le personnage, il n'avait pas un instant mis en doute sa correction à l'égard de la jeune fille. Le fait de l'avoir invité et de lui avoir promis de faciliter son mariage avait prévenu en lui la naissance de toute crainte.

Maintenant, son état d'âme était tout différent. Il avait mis des mois à arriver à la suspicion. Il s'était

d'abord demandé si la pureté de sa fiancée était compatible avec la présence sous le même toit d'un homme qui aurait pu être son père, mais était encore vert et d'un âge auquel on attribue d'ordinaire de grandes flambées amoureuses. A présent, sa conviction était que quelque chose d'anormal se passait à la villa et la jalousie ravageait son cœur.

Mais comment parler de tout cela à Françoise dans une lettre ? Et d'ailleurs, puisqu'elle ne répondait plus, à quoi bon lui écrire ?

Il résolut d'aller au Moulin à Vent et d'y arriver à l'improviste.



Un matin de janvier, alors qu'ils contemplaient de la verrière du studio la campagne étincelante de givre sous le pâle soleil d'hiver, les deux amants aperçurent soudain Nicolas qui, l'air morne et harassé, gravissait le raidillon. Il était à une cinquantaine de pas du mur de la villa.

Cette visite était insolite. Ils eurent ensemble l'intuition du danger et reculèrent instinctivement pour n'être pas vus.

Néanmoins, Freneuse garda son sang-froid.

Avec sa fiancée enceinte de six mois, il était impossible de recevoir Nicolas.

— Penses-tu qu'il nous ait aperçus ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas.

Il sonna la domestique. Trois coups brefs : signal d'urgence. Elle accourut.

— Sidonie, dit-il, le jeune homme qui a déjeuné ici il y a six mois va se présenter dans un instant. Ne le laissez pas entrer. Je suis en voyage à l'étranger. Durant mon absence, ma secrétaire villégiature dans le Midi. Vous ignorez quand nous serons de retour. Compris ?...

— Oui, monsieur.

Et ils s'esquivèrent par la porte latérale qui donnait accès aux appartements.

Quelques secondes plus tard, Nicolas sonnait à la grille. Sidonie alla ouvrir.

— Je désirerais parler à M^{lle} Marjolin ? dit-il.

— Mademoiselle n'est pas ici, répondit-elle. Elle villégiature dans le Midi pendant que Monsieur voyage à l'étranger.

— Comment ! s'écria Nicolas, je viens de les apercevoir derrière les vitres du studio...

— Oh ! c'est une erreur : je suis seule à la maison.

— Vous mentez, la vieille ! Je sais qu'ils sont ici...

Pourquoi ne veulent-ils pas me recevoir ?... Il y a du louche là-dessous...

D'une poussée brusque, il écarta la domestique terrifiée par sa physionomie farouche, traversa le jardin d'un pas délibéré et pénétra dans le studio.

En entrant, il flaira l'air de la pièce, encore imprégné de l'odeur du tabac anglais de Freneuse et du parfum de Françoise. Il était évident qu'ils venaient de s'enfuir.

Il essaya d'ouvrir la porte latérale, mais elle était fermée à clef.

Pris de lassitude, il se laissa tomber sur le divan.

C'est alors que, levant les yeux, il aperçut tout à coup, en face de lui, *Maternité*.

Son sang ne fit qu'un tour. Ce tableau était la confirmation des soupçons qui hantaient son esprit depuis quelque temps. Il avait devant lui la preuve de la souillure qu'on avait infligée à l'objet de son amour. Un homme s'était vautré sur ce corps que lui, le naïf, avait respecté et vénéré. Des images lubriques défilèrent en son cerveau...

Cependant, un peu remise de sa terreur et pensant que peut-être, en l'occurrence, elle jouait sa place, Sidonie s'était résolue à venir dans le studio pour tenter d'en faire sortir l'intrus.

— Voyons, monsieur, supplia-t-elle, vous savez bien que vous n'avez pas le droit d'être ici. Vous avez abusé de ma faiblesse pour vous introduire dans la maison. Je vous en prie, sortez.

— Vous avez raison, ma pauvre vieille, mais je suis éreinté par la marche et dehors il fait très froid. Laissez-moi me reposer cinq minutes...

Elle eut pitié de lui :

— Voulez-vous prendre un grog ? Ça vous réchauffera et vous pourrez partir.

— C'est ça, un grog, dit-il. Je vous remercie... Mais, auparavant, regardez donc ça... Le portrait de ma fiancée !...

De l'index, il lui montrait le tableau sur le chevalet.

— Elle est fraîche, la demoiselle ! fit-il ironiquement.

Sidonie tourna la tête.

— Ah ! mon Dieu... gémit-elle.

Non qu'elle ignorât la grossesse de Françoise, ni même l'existence de la peinture, mais elle pensait à l'effet que cette dernière avait dû faire sur ce pauvre jeune homme.

Comme si elle eût été incapable de supporter ce nouvel événement, elle s'en alla, laissant Nicolas sur le divan.

— Préparez-vous à partir, cria-t-elle à travers la porte; dans cinq minutes, j'apporte le grog.

Mais il n'entendait ni ne voyait plus rien, tant il était profondément perdu dans sa peine.

Il songeait à ce qu'était devenue cette Françoise qu'il avait tant aimée. Sa jeunesse fermait son esprit à la compréhension des fatalités de la vie et par suite à l'indulgence. Il faut l'expérience que donne l'âge pour concevoir le déterminisme et, en conséquence, pardonner. Mais lui ne pouvait qu'imaginer une Françoise libre de se donner ou de se refuser, donc traître à ses serments. Il la méprisait, — sans cesser de l'aimer, pourtant, puisqu'il souffrait. Quant à ce Freneuse, cet homme de viande et de vin, sûrement le tentateur de Françoise, sinon pis, il le haïssait.

S'il ne pardonnait pas, il ne pensait cependant pas à se venger. Il était trop absorbé dans sa souffrance pour envisager cette conséquence. Au surplus, la vengeance n'était pas dans son caractère. Néanmoins, il n'eût pas été bon pour Freneuse et Françoise de se trouver en sa présence. Car il avait emporté un revolver, sans d'ailleurs savoir quel usage il en ferait.

Malgré lui, malgré son dégoût, il évoquait les scènes qui avaient dû se dérouler dans cette maison entre les deux amants. C'était probablement dans ce studio que

l'autre l'avait prise, la première fois, peut-être sur ce divan même : mœurs d'artistes !...

A cette pensée, il se leva comme si le divan l'eût brûlé. L'idée de ce qui s'était passé lui était insupportable.

Si odieuse que lui en fût la vue, il ne cessait de revenir à l'image de Françoise enceinte. Tout à coup, redevenu une brute, sous une impulsion qui abolissait en lui toute raison, il sortit son revolver de sa poche et tira sur la toile. Une balle traversa le ventre, une autre le visage. Puis, tournant l'arme contre lui-même et appuyant le canon contre sa tempe, il se fit sauter la cervelle.

Le silence ayant succédé au bruit des trois détonations, les deux amants pénétrèrent dans le studio.

Atterrés, ils contemplèrent le cadavre de Nicolas, écroulé sur le parquet et baignant dans une mare de sang.

— Sale histoire ! grommela Freneuse.

Puis il aperçut son tableau deux fois troué.

— Ah ! le vandale, hurla-t-il... S'en prendre à une œuvre d'art !... Faut-il être stupide !...

A ce moment, il entendit Françoise sangloter. Il se tourna vers elle.

— Tu l'aimais donc encore ? demanda-t-il.

— Non, Ludo, tu le sais bien... L'ai-je même jamais aimé ?... En tout cas, ç'a été un bon ami pour moi et il a eu une triste fin... Tu me pardonnes de pleurer ?...

— Bien sûr !... Mais sèche tes larmes, va... pour me faire plaisir...

Et elle sentit s'appesantir sur son épaule la main de son amant.

1935.

PLAISIR DE VÉNUS

A' Reine Procope

CONFORTABLEMENT enfoncé dans un fauteuil de cuir du salon de Lizzard House, la maison de repos de Sainte-Adresse que dirigeait le docteur Bousignac, Jean Lomas, le secrétaire, méditait.

Cinq minutes plus tôt, trois nouveaux pensionnaires l'avaient quitté pour se rendre à l'appartement qu'ils avaient loué. Il connaissait quelque peu l'un d'eux, Dominique Passahouet, un jeune sculpteur qui jouissait déjà d'une certaine notoriété. L'artiste était accompagné de sa fiancée, une jolie brune, Flore Patemore, et de la mère de celle-ci, la baronne Malvina Tchernikoff, la Sirène internationale, comme on disait, et aussi la Femme aux trois maris, car elle avait été successivement, en une vingtaine d'années, Lady Patemore, Frau Oldenburg et la baronne russe Tchernikoff. Et comme, de chacun de ses mariages, il lui était resté

beaucoup d'argent, elle pouvait mener une existence indépendante.

— Drôles de gens ! murmura-t-il.

La physionomie de Flore, surtout, l'avait frappé par la profonde tristesse dont elle était empreinte. C'était avec peine et appréhension que Flore contemplait son fiancé. Mais pour sa mère elle n'avait que propos et regards chargés de colère et de haine.

Dominique, lui, long et maigre, offrait l'aspect d'un homme souffrant d'une lassitude immense. Il n'était pas déplacé dans la maison du docteur Bousignac, ce vivant musée de l'asthénie et de la névrose !

Quant à la baronne, encore belle et bien conservée, quoiqu'elle approchât de la quarantaine, elle portait à ravir ce surnom de « Sirène » qu'on lui donnait dans le milieu mondain où elle évoluait, tant son charme était prenant.

Huit jours après leur arrivée, Lomas restait aussi intrigué par eux que le premier jour. A la faveur du relâchement qui se manifesta dans l'attitude des nouveaux venus à mesure qu'ils se familiarisaient avec leur environnement, une autre particularité devint évidente. Il y avait quelque chose d'insolite dans la manière dont Malvina et Dominique se regardaient et se parlaient et certains de leurs gestes étaient équivoques. Ils ne faisaient guère penser à une belle-mère et son futur gendre.

Lomas voulait élucider ce mystère. Ayant connu Dominique à Paris, dans un petit cercle qu'avaient constitué des artistes et des écrivains et dont, poète, il faisait partie, renouer avec lui et par là entrer en relations avec les deux femmes lui fut facile. Mais ce fut peine perdue : nul d'entre eux ne laissa échapper la moindre confidence sur leur vie privée.

Au cours d'une promenade dans le parc où il réussit à entraîner la baronne, un jour qu'elle se trouvait seule au salon, il alla jusqu'à lui offrir... son cœur, espérant profiter de rapports plus intimes avec elle pour lui dénouer la langue. Le fait qu'elle avait enterré ses trois époux était peut-être inquiétant, mais il se flattait de toujours rester maître de lui-même. Et puis la curiosité des vies clandestines était sa passion dominante.

Son offre fut déclinée avec un charmant sourire, à l'occasion de quoi il apprécia l'éclat magnétique de deux grands yeux noirs voilés de longs cils. Malvina vivait, disait-elle, dans une chasteté absolue depuis la mort de son dernier mari, survenue un an plus tôt. Dans quelque temps, quand elle aurait marié sa fille, alors, peut-être... Elle ne disait pas non. Lomas lui plaisait. Une œillade assassine l'en assura.

Plus que jamais convaincu que ces trois êtres portaient, muré dans leur conscience, un secret tragique, mais pris d'un vague dépit et désespérant de le décou-

vrir, ou plutôt abandonnant au hasard le soin de le lui révéler, il espaça ses visites, d'autant plus que la santé de Dominique semblait périlcliter définitivement et que la compagnie de ce malade lui devenait odieuse, quoiqu'il ne put définir exactement la raison de ce sentiment.

Une quinzaine s'était écoulée depuis son dernier entretien avec eux lorsqu'un soir il résolut d'aller faire une de ces rôderies le long de la mer qui donnaient un coup de fouet à son inspiration.

La journée était à son déclin. C'était la pleine lune et de gros nuages noirs que poussait la brise la voilaient par intermittences. Un soir romantique.

Après une randonnée d'une heure, la nuit venue, il se trouvait de retour dans le parc et, tout en rêvassant à ses poèmes, il se reposait sur un banc, dans une clairière que l'absence momentanée des rayons lunaires plongeait dans l'ombre, lorsqu'il vit un couple y entrer à son tour.

L'homme et la femme marchaient enlacés.

Arrivés à quelques pas de lui, ils s'arrêtèrent brusquement et la femme murmura à l'oreille de son compagnon quelques paroles sur le ton d'une fervente supplication.

L'homme, moins prudent, dit à voix plus haute, une voix dolente :

— Oh ! non, pas ici, ce n'est pas sûr...

Mais sa protestation était molle.

Lomas avait reconnu la voix de Dominique. Il mit bientôt un nom sur la femme : c'était Malvina.

Elle insista, suppliante :

— Si, mon petit Do... L'endroit est sombre et désert...

Collée contre lui, un bras autour de son cou, elle le regardait droit dans les yeux.

— Si tu veux... acquiesça-t-il, vite vaincu.

Et ils se dirigèrent vers un banc tout proche où ils s'assirent.

Craignant d'être aperçu, Lomas s'était levé et réfugié derrière un arbre dont le large tronc le dissimulait. L'œil à présent si bien habitué à l'obscurité qu'elle n'était plus pour lui qu'une pénombre, et d'ailleurs servi de temps à autre par la lueur de la lune, il observait l'indicible spectacle que lui offraient les deux amants.

Malvina lui rappelait ces adoratrices de Pan qu'on voit courbées devant leur idole dans certaines eaux-fortes de Rops.

— Maison de repos ! ironisa-t-il à voix basse en s'esquivant, à la faveur du passage d'un gros nuage.

La scène dont il venait d'être témoin lui parut sinistre. Ce qu'elle avait d'effrayant provenait des sentiments dont Lomas devinait la présence en Malvina et

en Dominique, sentiments morbides qui commandaient leur acte, lequel, de toute évidence, était devenu chez eux habituel et dont, effectivement, l'un d'eux mourait.

Malvina lui apparaissait comme une sangsue monstrueuse qui, pour son délice, se gorgeait de la vitalité de Dominique, ainsi que vraisemblablement elle l'avait fait de ses trois maris. Aucun des quatre n'avait dû pouvoir résister à son égoïsme formidable qui flattait en eux le démon de la salacité. Elle était Madame la Mort qui « aimait » impitoyablement, jusqu'à l'anéantissement du « chéri ».

A partir de ce moment, la situation du trio se précisa dans l'esprit de Lomas.

Il s'expliquait l'attitude de Flore à l'égard de sa mère par le fait que celle-ci lui avait ravi son fiancé, le lui avait souillé même. Flore avait dû, un jour, surprendre quelque chose de la passion sauvage qui acquinait l'un à l'autre Malvina et Dominique et se rendre compte de la manière dont sa mère « tenait » son fiancé, par une pratique voluptueuse qui inspirait à la jeune fille une invincible répulsion. Ces circonstances avaient entraîné en elle, avec la haine de sa mère, son éloignement progressif à l'égard de Dominique, éloignement qui les rendait peu à peu étrangers l'un à l'autre. Elle aimait encore Dominique, mais il entraînait assurément dans son sentiment beaucoup plus de pitié que

d'amour véritable. L'autorité de sa mère, sa dépendance à l'égard de celle-ci, l'horreur de la boue qu'elle aurait à remuer si elle voulait parler, lui interdisaient toute plainte et la condamnaient au silence. Elle assistait impuissante à la déchéance physique de son fiancé — l'amant de sa mère ! — comme elle avait dû jadis, alors sans comprendre, assister à celle des maris de Malvina. Car Lomas ne doutait pas qu'ils ne fussent morts de la même façon qu'agonisait Dominique.

Et, songeait-il, ce mot de « fiancé » répondait-il encore à quoi que ce fût de réel ? Si même, par impossible, Dominique revenait à la santé, Flore l'épouserait-elle ? Vraisemblablement non. C'était chose moralement impossible. « Fiancé » n'était qu'une expression menteuse et commode que justifiaient seules une habitude de langage de ces trois personnes et leur hypocrisie peut-être nécessaire.

Après cet incident de la clairière, dont Lomas gardait le secret, quelques mois passèrent pendant lesquels on pouvait voir Dominique, hâve et voûté, s'appuyant sur une canne, traîner péniblement dans le parc sa pauvre carcasse décharnée, en grelottant au soleil. C'était un vieillard de trente ans ! Il avait le regard extraordinaire de ces êtres pris dans le lent enveloppement de la mort et qui semblent considérer avec étonnement et envie les bien-vivants qu'ils vont quitter à jamais.

Le docteur Bousignac ne comprenait rien — ou ne voulait rien comprendre — à cette « anémie » pernicieuse et rebelle d'un homme jeune et normalement bâti. Ses prescriptions n'apportaient aucune amélioration à l'état du malade. Parfois, Lomas avait envie de le mettre sur la bonne voie et de lui suggérer une mesure énergique. Mais il était probable que, vu la difficulté, et en raison aussi du scandale qui eût pu s'ensuivre, le docteur n'eût rien fait. Peut-être même eût-il gardé rancune à son secrétaire d'une intervention jugée intempestive. D'ailleurs, l'« à quoi bon » de son éventuelle initiative se présenta à la pensée de Lomas et le retint d'agir : il était visiblement trop tard pour sauver Dominique. Lomas, en outre, ne pouvait admettre que les deux amants ne connussent pas la cause de la maladie; l'un et l'autre, pensait-il, fermaient volontairement les yeux sur cette cause. En définitive, nul ne pouvait empêcher l'un de prendre plaisir à épuiser l'autre, et ce dernier de désirer avidement la joie sans mesure qui le menait au tombeau après lui avoir, dans la dilatation de son être, procuré la sensation de l'évasion du moi.

Entré à Lizzard House au début du printemps, Dominique y rendit le dernier soupir au milieu de l'automne.

Dans le désarroi qui suivit sa mort, Lomas réussit à se trouver un moment seul avec Flore.

Sa conviction était qu'il possédait maintenant le mot de ce qui, pour les autres pensionnaires, demeurait une énigme, mais il lui eût plu d'en obtenir la confirmation des lèvres de l'un des acteurs de la tragédie qui venait de se clore. Flore était l'unique personne qui pût la lui fournir.

— Ecoutez-moi un instant, Flore, lui dit-il en la faisant entrer dans sa chambre... J'ai tout compris du drame auquel vous avez été mêlée et qui s'est achevé aujourd'hui... Car il s'agit bien d'un drame... Je sais pourquoi Dominique est mort... Et je suis persuadé que de votre côté vous ne l'ignorez pas...

— Mais..., fit-elle, interloquée.

Elle hésitait à répondre, pensant qu'il faisait l'informé précisément pour lui tirer une information.

Il reprit :

— Il m'est difficile, par respect pour vous, de vous dire crûment la cause de sa mort, mais une simple prédiction vous prouvera que je la connais : jamais vous ne vous marierez tant que vous serez avec votre mère...

— Et pourquoi cela ?...

— Votre prochain fiancé finira comme Dominique, et le suivant, s'il y en a un, aura le même sort...

— Ce que vous dites est terrible !...

— Terrible, mais bien fondé.

Elle ne répliqua pas; toutefois une moue de découragement plissa ses lèvres.

— Votre silence est l'aveu que j'ai tout compris, fit-il timidement remarquer.

— Ma mère est une ignoble gouge, répondit-elle simplement.

Puis, après un silence :

— A Paris, à leur insu, j'ai surpris leur secret... J'ai tout vu, tout entendu... J'aurais honte de vous expliquer de quoi il s'agit...

— C'est inutile : j'ai vu et entendu la même chose...

— Où ?... Comment ?...

— Dans le parc, un soir, à la clairière.

Flore poussa un soupir où s'exhalait tout son désespoir.

— Flore, tâchez de maîtriser votre peine, dit-il en lui donnant un baiser qui eut pour conséquence de déclencher ses larmes... Le passé est le passé... Rompez avec lui... Soyez forte... Songez plutôt à l'avenir... Vous pouvez vivre libre, loin de votre mère... Si un jour vous prenez cette résolution, venez me trouver, je vous aiderai... Je suis votre ami...

Puis il la pressa dans ses bras, la couvrant de baisers qu'elle ne repoussait pas.

Et comme, déjà amollie par son chagrin, elle s'attendrissait encore davantage devant ce qu'elle prenait pour un témoignage d'amitié désintéressée, il se fit plus entreprenant et la posséda...

Il y avait une quinzaine de jours que la vierge naguère promise à Dominique était devenue la maîtresse de Lomas quand Malvina, qui avait reculé son

départ pour Paris afin de jouir de la fin de l'automne à la mer, se présenta à lui en évoquant le souvenir d'un passé peu lointain.

N'avait-il pas été un jour ce mendiant d'amour qu'elle n'avait pas satisfait, certes, mais non évincé ? A qui, au contraire, elle avait donné espoir ? Maintenant, discrètement mais clairement, elle s'offrait...

Que Lomas fût l'amant de sa fille, — et Malvina était trop avertie des réalités de la vie pour ne s'être pas aperçue de ce qui s'était passé entre eux, — cela ne l'embarrassait guère. Elle savait bien que c'était elle qui aurait le dernier mot en cas de rivalité : elle disposait de moyens de séduction qui faisaient défaut à la naïve Flore.

Lomas accepta l'offrande. Flore représentait une note d'amour qui devait son attrait à la fraîcheur, à la jeunesse, à la candeur de la jeune fille. Malvina, c'était la note savante, brûlante, un peu faisandée, la volupté de l'enfer à laquelle, au fond, blasé qu'il était des joies simples et ordinaires, il attachait un plus haut prix. Et puis, après tout, si rien ne s'y opposait, pourquoi pas les deux à la fois, la mère et la fille ?

Mais si Flore n'était pas douée de la ruse qui mène le mâle en laisse, elle n'était pas dénuée de clairvoyance. Elle saisit vite ce qu'il y avait de nouveau entre sa mère, elle-même et son amant, — leur amant ! Déjà, il était pour Malvina « mon petit Jeannot ». La situation de naguère, avec Dominique, se reproduisait

en une étrange duplication. La prophétie de Lomas commençait à se réaliser, et par lui-même.

Un soir qu'elle errait dans le parc, le hasard voulut qu'elle se dirigeât vers la clairière. Et, comme un calque, la scène à laquelle Lomas avait fait allusion dans sa conversation avec elle se renouvela. Elle contempla le tableau qui s'offrait à sa vue, — une fois de plus. Elle en éprouva, comme la première fois, un profond dégoût. Une immense amertume s'empara d'elle. Elle était lasse, lasse de tout. La vie, en désaccord constant avec son idéal, avait perdu à ses yeux toute valeur.

— La nature est une vaste folie ! s'écria-t-elle.

Et les deux autres purent entendre ses paroles.

Elle s'en alla, franchit la grille de Lizzard House, traversa la route et s'engagea sur les terres qui surmontent les falaises de Sainte-Adresse, puis se précipita dans la mer.

On retrouva son corps le lendemain, à marée basse. L'enquêteur, constatant un léger éboulement du sol à l'endroit d'où elle s'était élancée, conclut à un accident.

Seuls Malvina et Lomas comprirent qu'il s'agissait d'un suicide. Mais chacun en garda le secret dans sa conscience.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE DE ROBERT GROSCLAUDE.....	7
LE CHEF-D'ŒUVRE DE BALTHAZAR MACARONE.....	11
LA TENDRESSE DE LIONEL.....	31
LE DRAME DU MOULIN A VENT.....	61
PLAISIR DE VÉNUS.....	115

Achévé d'imprimer
le 20 Février 1947
par L. Labrunie
à Pamiers (Ariège)





Dessin de Louis Moreau.